

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
AU XVII^E SIÈCLE

D'APRÈS LA COMÉDIE
EN DEHORS DE MOLIÈRE, ET D'APRÈS LES
ROMANS BURLESQUES

par

Madge Portsmouth.

Thèse présentée pour le grade de

MASTER OF ARTS

au département

des

LANGUES MODERNES.

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA.

APRIL, 1928.

AVANT PROPOS.

Dans cet essai nous employons le mot "société" dans le sens le plus général: "état des hommes vivant sous des lois communes; le corps social."¹ Cependant, nous aurons quelquefois l'occasion de l'employer dans le sens plus étroit du "grand monde"; en ce cas, le contexte ne laissera aucun doute sur la signification du terme.

"Dans un grand siècle, tout est grand" a dit Victor Cousin. Quand on considère la littérature du dix-septième siècle, le sentiment national, et le développement d'une civilisation raffinée et mondaine, on convient de sa grandeur incontestable. Là, tout est grand, vraiment. Et cette gloire devient plus éclatante encore par contraste avec l'aspect social de l'époque. Plus on lit les pièces, les sermons, les mémoires, les romans, les lettres et les journaux intimes du grand siècle, plus on se rend compte qu'à bien des égards il ressemble au temps présent: il n'est ni pire ni meilleur.

Du côté de la vie sociale, en effet, le coup d'oeil est moins flatteur que de celui des idées, de l'art, et de la cultivation d'esprit. Ici, tout n'est pas grand. On y voit la misère et l'oppression d'un côté, un luxe insensé de l'autre, les injustices, les abus, l'exploitation des faibles par les forts, - enfin tout ce qui se montre encore dans le monde actuel, de méchant et de sot. Somme toute, les mêmes sottises, les mêmes méchancetés existent aujourd'hui. En fait de morale privée, nous ne sommes guère plus avancés qu'il y a trois cents ans; pour la

1. Dictionnaire Larousse.

morale publique, nous avons fait peut-être un peu de progrès. C'est, pourtant, en matière de confort, de communications, de liberté de l'individu, et de la propreté personnelle; que nous avons, il me semble, le plus de sujet de nous louer aujourd'hui, en comparant le vingtième avec le dix-septième siècle.

Néanmoins, il ne faut pas oublier que nos renseignements sur la vie de cette époque sont puisés pour la plupart dans les comédies, les romans, les sermons, et les mémoires. Or, l'affaire d'un comédien est de représenter les travers et les ridicules du temps en les chargeant quelque peu, en leur donnant du piquant et de la valeur dramatique. C'est ce que font Dancourt, Boursault, Quinault et tant d'autres, sans parler de Molière, qui est hors de sujet dans cette thèse. C'est le cas aussi pour les romanciers, puisqu'il n'existe pas encore à cette époque le roman naturaliste comme nous l'entendons. Scarron, Sorel, Furetière, peignent la vie dans ses aspects vulgaires, banals, même Scabreux; leurs personnages ressemblent d'ordinaire à ceux de la comédie, un peu plus développés seulement. Sans doute, en passant, ils nous donnent des vignettes de la société piquées sur le vif, et l'on peut y voir de vrais caractères de la vie d'alors. Cependant, en lisant les romans et les pièces comiques, il faut prendre garde de se créer une idée exagérée des vices et des abus du siècle. La vie paisible et modeste de la plupart des Français d'alors se tenait à part, et ne se reflétait que par moments dans le grand fleuve de la littérature contemporaine. Dans la vie comme elle est vécue par ces milliers

d'individus qui composent la nation proprement dite, il y a bien des côtés pleins d'intérêt pour l'historien, mais qui ne se prêtent point à la comédie ni au roman burlesque. Ces aspects intimes et essentiels de la vie quotidienne n'avaient pas encore trouvé leur Balzac ou leur Flaubert pour les immortaliser.

Les grands prédicateurs, eux aussi, font un tableau un peu trop sombre des abus de leur époque. Cela se comprend d'ailleurs: l'affaire d'un prêtre n'est pas de nous bercer par la louange de nos vertus, mais de nous indiquer nos vices et le moyen d'en guérir. Evidemment pour mieux se faire écouter il est bon de faire une peinture aussi noire que possible des maux du siècle. C'était pour le salut de ses ouailles que parlait Bourdaloue, et non pour renseigner les historiens de l'avenir. Aussi, se faire une idée des mœurs contemporaines selon ces discours ecclésiastiques serait se tromper autant qu'un historien futur qui prendrait au sérieux les dénonciations de notre Bourdaloue actuel, Dean Inge.

Mais les laideurs morales, les forfaits, la douleur, ne doivent pas obscurcir les dévouements sublimes; les misères d'un règne n'empêchent pas d'en admirer les splendeurs. Si j'ai insisté peu dans cet essai sur le beau côté de la société du grand siècle, c'est qu'elle ne paraît pas dans son plus bel aspect dans le théâtre comique et dans les romans satiriques dont nous nous occupons principalement ici.

LA COUR.

VUE GENERALE.

Tout essai sur la société du dix-septième siècle doit prendre la vie de cour comme point de départ. C'est elle qui fut le centre et la raison d'être de la vie mondaine de l'époque, et en quelque sorte elle influençait sur l'état général de la société en France.

La politique de centralisation, en grande partie l'invention de Richelieu, et qu'il poussait à outrance, arriva, comme on sait, à son comble sous Louis XIV. Un train de vie magnifique fut de grand poids comme instrument de gouvernement, et ni Richelieu ni son maître, Louis XIII ne tardèrent à s'en servir. Les dépenses de la cour furent énormes, même pendant la première moitié du siècle. Le roi, la reine, le reine-mère, et Richelieu avaient chacun un ménage à part, où ils entretenaient une foule de courtisans et de domestiques.

A la splendeur un peu morne de l'établissement de Louis XIII succéda l'éclat incomparable de celui de son fils. Louis XIV, qui se souvenait sans doute des ennuis de son enfance, de ces voyages nocturnes et incommodes de Paris à Saint-Germain, pendant la Fronde, se résolut de rogner les ailes aux nobles en leur ôtant toute indépendance. Ils furent obligés de passer leurs journées et de dépenser leur argent à la cour. A force d'y vivre continuellement ils en vinrent à croire que vivre ailleurs serait une impossibilité ou bien une bêtise. Au lieu de vivre dans leurs terres et de veiller eux-mêmes à l'administration de leurs domaines, les nobles campagnards s'en allèrent s'établir à Versailles, où ils furent contraints de mener un train de vie qui man-

geait leurs fonds. Bientôt le manque d'argent les forçait de chercher la protection du roi ou de quelque'un de ses favoris, qui emploierait son influence à obtenir pour eux ou pour leur fils quelque poste à la cour. De cette façon, de ses admirateurs le roi faisait autant d'esclaves, et nourrissait ainsi son prestige au dépens de la liberté de ceux-ci. On se figure Versailles un peu comme une immense toile d'araignée, étincelante et dorée, d'où les mouches qui s'y hasardèrent, ou par ambition, ou par curiosité, ne sortirent jamais.

VIE D'UN COURTISAN.

La vie que menait un courtisan ne fut pas des plus reposantes. Bien qu'il fût habillé avec magnificence et que sa mise remplît d'envie tous ceux qui le voyaient dans les rues, il ne laissa pas souvent d'être éreinté de fatigue. Les vastes salons de Versailles ne contenaient pas une seule chaise pour la foule des courtisans, même des princesses se contentaient de tabourets, bien souvent les dames s'asseyaient par terre. Il fallait non seulement une force physique hors du commun, mais un effort intellectuel sans relâche par se tenir toujours sur le qui-vive, pour trouver le mot flatteur qui convenait à l'occasion, ou bien la parole qui cachait le mieux son sentiment. Le devoir d'un courtisan se résume dans ce conseil d'un vieil habitué de la cour :

"Vous n'avez qu'à vous rappeler trois choses: Dites"
"du bien de tout le monde, demandez tout ce qui vaquera,
"et asseyez-vous quand vous le pourrez."

Boursault décrit ainsi les inconvénients de la vie de cour

(Les Fables d'Esopé, Acte II, Sc.6.) :

"Il n'est point là d'amis dont on ne se défie;
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repu,
Ou n'y sauroit manger sans être interrompu,
Et quand de lassitude en soi-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on veille."

L'on attendait quelquefois dix ans, vingt ans à la cour avant d'obtenir la moindre marque de la faveur du roi. S'il arriva à un courtisan d'être envoyé comme gouverneur en province ou comme ambassadeur à l'étranger, il se ruina en dépenses pour soutenir son prestige et partant celui du roi. Il se crut donc le droit de solliciter sans vergogne les bienfaits de son souverain qu'il avait servi sans réserve et à qui il aurait sacrifié en cas de besoin ses parents les plus proches.

EXPLOITATION DES BOURGEOIS.

Puisque c'est la cour qui dicte la mode/^{en} toutes choses, morales, mondaines, intellectuelles, c'est elle surtout qui se reflète dans l'art du siècle. En lisant le théâtre, les mémoires, les lettres de cette époque, on trouve maint endroit qui met en lumière quelque aspect de la vie des courtisans. Les comédies de Dancourt s'inspirent souvent des ruses qu'emploient les seigneurs appauvris pour exploiter la vanité de quelque riche bourgeois et pour lui prendre son argent. Voici un extrait des "Bourgeoises de Qualité,"¹ Acte iii, Sc.1.

Le Comte. Charmante Angélique, je vous adore.

Angélique Et vous croyez me le persuader, en devenant le mari de ma tante?

Le Comte Mais, que voulez-vous que je fasse? Vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi ni revenu; un procès que je viens de perdre, achève de me ruiner absolument;

1. Répertoire du Théâtre Français, Tome 55.

ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve ... Ce n'est pas votre tanté, c'est son bien que j'épouse pour le partager avec vous."

Ce ton cynique se change plus tard dans un réalisme plus sérieux; Dancourt fait allusion à l'achat des titres de noblesse par de riches roturiers, et il semble prendre le parti des nobles ainsi déshérités qui se jettent dans les affaires:

M. Maguart: Un homme de votre qualité dans les affaires?
Le Comte: Pourquoi non? Les gens d'affaires achètent nos terres, ils usurpent nos titres et nos noms mêmes; quel inconvénient de faire leur métier pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons et dans nos charges?

Malheureusement, si un noble ruiné suivait ce conseil et qu'il se mêlât du commerce, non seulement il entra en concurrence avec des hommes beaucoup plus fins et plus expérimentés que lui, mais il se trouva dans l'impossibilité d'assister fréquemment aux cérémonies de la cour. Ainsi il perdit à la fois son prestige et sa faveur auprès du roi, et il risqua fort de perdre tout son argent dans des entreprises commerciales auxquelles il ne se connaissait pas.

LES DAMES DE LA COUR.

Si les courtisans menaient une vie dure, les souffrances des dames d'honneur, voire des maîtresses du roi, n'étaient pas moins vives.

Voici le témoignage de Saint-Simon:¹

"Parmi tous ces amours, Louis XIV n'aima jamais que soy;
"il falloit que ses maîtresses, incommodées, grosses,
"touttes nouvellement accouchées, fussent en grand habit
"de touttes les festes, de tous les repas, et y mangeassent

1. Saint-Simon: Parallèle des Trois Rois.

"et veillassent gayer et comme en pleine santé.
"Il ne fit pas plus de grâce à Madame de Maintenon.
"Je l'ay veue aller à Fontainebleau qu'il y avait à
"parier qu'elle n'y arriveroit pas en vie, avec une
"grosse fièvre et un mal de tête insupportable."

CULTE DE GRANDEUR.

Cette entière soumission de toutes les volontés particulières à celle du monarque fut le fruit de ce culte qu'il imposait non seulement à tout son entourage, mais en quelque sorte à lui-même. On peut dire qu'il était prêt à tomber en extase devant l'image de sa propre grandeur. Ecoutez encore Saint-Simon, qui vient de célébrer les vertus de Louis XIII:

"Quelle distance entre cette modestie, ce détachement, cette solide et majestueuse humilité, et les profusions de vers, de harangues, d'inscriptions, de tableaux, de médailles, de tapisseries, de prologues, d'opéra, de toutes sortes de pièces, des statues, et de leurs dédicaces qui ont irrité les nations, et de ces fastueuses merveilles sous lesquelles tant de marbre et de bronze ont gémi sous toute la durée du règne de Louis XIV! Il faut avouer que ce prince ne fut jamais à l'épreuve des louanges les plus outrées, les plus fades, les plus journalières, qu'il s'épanouissait à toutes ... [Il] en garde contre l'esprit, l'instruction, surtout contre le nerf et contre tout homme qui se sentoit, écarta tout mérite et ne put souffrir que d'humbles adorateurs qui, l'encensoir à la main, demeuraient dans un morne silence ou cherchassent dans ses yeux ce qu'ils avoient à dire."¹

1. Parallèle des Trois Rois.

BASSESSES ET INTRIGUES DE LA COUR.

Même La Bruyère, qui voyait cependant si clairement les tristes effets de ce culte du Roi - Soleil, - La Bruyère même subissait un peu de cet impérieux ascendant, auquel un homme du XVII^e siècle, fût-il le plus indépendant des philosophes, ne pouvait entièrement se soustraire. Tout le tableau tumultueux de cette burlesque mêlée d'appétits, de vices, et de ridicules se peint dans deux phrases qu'on trouve dans le chapitre sur la cour:

"Le reproche en un sens le plus honorable qu'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas sa cour: il n'y a sorte de vertus qu'on ne ressemble en lui par ce seul mot."

"Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite."

Bourdaloie, aussi, ne ménage pas l'amour-propre de ses nobles auditeurs:

"Qu'est-ce communément ce qui s'appelle gens de cour? Gens sans charité et sans amitié, malgré les apparences des plus précieuses et les plus belles démonstrations; gens obligés, d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que, chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connaissent tous, et qu'aucun n'ignore cette maxime générale que, dans le train de la cour, il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, et de nouvelles attaques ou à livrer ou à repousser."

Naturellement, les moralistes et les prédicateurs s'accordaient à voir dans la vie de cour le triomphe de la bassesse, de la fausseté, de l'intérêt, sur la nobilité des sentiments, la droiture, le désintéressement. De tous temps les réformateurs ont peint leur siècle en noir; on aurait tort de se fier entièrement à ces portraits si peu

flatteurs. Mais l'on trouve mainte saillie dans les pièces comiques de l'époque: en France le rire a toujours été un correctif plus efficace que le plus beau sermon qui fût jamais. Voici un mot d'un des personnages de Dancourt. Il s'agit d'un parti qui s'est présenté pour la main d'une jeune fille, et qui est refusé par le tuteur de celle-ci, pour la raison qu'à voici:

"Ce marquis est trop honnête homme. Il est franc, généreux, bon ami, sincère. C'est un courtisan qui ne sait pas son métier." ¹

APOLOGIE DE LA VIE DE COUR.

Il faut se rendre, sans doute, à tant de témoignages si dignes de foi. La cour fut donc une école d'intrigue, de flatterie, de mensonge. Soit! Mais - voyons un peu les arguments en sa défense. D'abord, dans une société où l'ambition fournit la clef de presque tous les caractères et de tous les procédés, comment ces effets ne se produiraient-ils pas? Il fallait bien s'avancer ou mourir. Si l'on piétinait sur place, vite quelque autre le bousculait et le dévancait.

D'ailleurs, en choses d'art, au moins, cette cour, maudite par les moralistes et enviée par les bourgeois, se connaissait fort bien. Si ses mœurs furent corrompus; son goût ne le fut pas. Molière, attaquant les calomnieux de la cour, fait dire à un de ses personnages: ²

1. Dancourt. Le Tuteur.

2. Clitandre dans des Femmes Savantes.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits vous déclamez contre elle

... ..

Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire

... ..

Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en tête
Qu'elle a du sens commun pour se connoître à tout
Que chez elle on se peut former quelque bon goût."

Dans ce dernier vers Molière, avec sa justesse accoutumée, indique ce qui est une des justifications principales de cette vie mondaine. Elle forma le goût; elle servit de point d'appui à la société, elle rassembla toutes les forces cachées et disparates de l'esprit français; elle lui fournit un principe, un but, un idéal; elle unifia toutes les tendances, toutes les aspirations hétérogènes de l'époque. Les intelligences se décrochèrent, les esprits se radoucirent, à force de se frotter ensemble; les mœurs s'épurèrent, et l'art de la conversation, qui est la fine fleur de la civilisation, s'épanouit dans ces assemblées aristocratiques.

CARACTERE DE LOUIS XIV.

Et celui qui fut le centre, le soleil qui entretenait de sa chaleur et de sa lumière tout cet univers brillant, quel genre d'homme était-ce? Nous avons dit des choses désobligeantes sur sa vanité, sa puerilité, son égoïsme, sa susceptibilité à la flatterie; il n'est que juste maintenant de parler un peu des qualités de Louis XIV. Il aimait l'ordre et la règle; il travaillait huit heures par jour,

veillant lui-même aux affaires d'état. Il était modéré, discret, toujours maître de lui-même, cédant rarement à ses passions; il ne dit jamais mot à la légère; il avait le sentiment de sa dignité comme le représentant de la France qu'il aimait d'ailleurs avec passion.

"Ses discours", dit Saint-Simon,¹ (qui ne l'aimait cependant pas) "ses discours les plus communs n'étaient jamais dépourvus d'une naturelle et sensible majesté ... Prince heureux, et heureusement doué, s'il en fut jamais ... d'une fermeté d'âme incroyable dans ses revers de 1708-1710 ... espérant contre toute espérance, et cela par courage, sagesse, par confiance dans son peuple et dans son droit, et non par aveuglement, et ramenant à lui tous les coeurs par l'attrait de l'admiration, de la constance, de la grandeur; méritant alors le nom de Grand qu'on lui avait donné trop tôt."

DIVERTISSEMENTS DE LA COUR.

Louis XIV aimait passionnément les ballets. Il figura en personne dans ceux de Lulli et de Molière; il débita des vers, il dansait et jouait bien des rôles. Il faisait donner trois représentations par semaine de son ballet favori. Ces représentations avaient lieu dans le théâtre de Bourbon, voisin du Louvre. Beaucoup de poètes nécessaires y venaient présenter des vers et des chansons convenables à ce divertissement. Si l'on réussissait à faire accepter ses poèmes on pouvait espérer de grands avantages de la faveur du roi.

Furetière recommande aux auteurs de hanter la cour et de s'insinuer dans ses bonnes grâces:

"le meilleur seroit qu'il eust assez de crédit pour faire les vers d'un ballet du roy." - (Roman Bourgeois).

1. Parallèle des Trois Rois.

Sorel¹ décrit avec beaucoup de verve la scène dans les antichambres les jours de ballet. Il y avait toujours une foule énorme: tous ceux qui apportaient quelque chose qui servit au ballet - vers, masques, robes etc. - furent admis sans difficulté. On ouvrit aussi à ceux qui étaient de la suite de quelque noble. Quant aux autres - je laisse la parole à Sorel -

"la foule était si grande pour y entrer que je"
"m'imaginai que l'on nous eût mis tous en un
"pressoir pour en tirer la quintessence. Toute-
"fois nous parvînmes tout entiers jusqu'à la salle
"du ballet, où je trouvai toutes les places prises;
"si bien que je ne savais de quel côté me tourner."

Vers 1670 Louis XIV cessa de paraître sur la scène² mais il ne renonça pas au théâtre, où il alla comme spectateur. Il s'adonnait aussi aux courses, aux carnavals; il aimait à se déguiser pour assister à ceux-ci, et à se dispenser de toute étiquette. Il aimait beaucoup la chasse; il se promenait souvent à pied, en carrosse, ou à cheval, suivi de sa cour. Il faisait organiser des collations pour les dames (les "cadeaux" si fort en faveur en ce temps-là). Quelquefois il leur donnait à souper ou à dîner dans ses appartements. En public il mangeait seul; son frère, cependant, eut quelquefois l'honneur de s'asseoir à sa table.

A Versailles, pendant l'hiver, il y avait tous les soirs, ou un bal, ou une comédie, ou un opéra, ou un appartement. Ce dernier fut la réunion de toute la cour dans plusieurs grands salons. Il y eut de la musique, puis on jouait à toutes sortes de jeux; souvent la soirée se terminait par la danse.

1. Histoire Comique de Francion.

2. On dit que son abstention était causée par un passage dans le Britannicus de Racine, où celui-ci écrit des vers ironiques sur les prétensions ridicules de Néron à jouer des rôles.

LE JEU.

La manie de jouer aux cartes, et pour de grosses sommes d'argent, était fort répandue parmi les gens de cour et la haute bourgeoisie. Tristan l'Hermité, dans le Page Disgracié¹ fait un portrait en détail des habitudes de ces enragés, qui passaient leurs journées entières et une grande partie de la nuit à jouer le gros jeu.

"Ce fut [un autre page] qui m'apprit le premier l'usage des dez et des cartes; et qui se servant de mon innocence pour s'emparer du peu d'argent que j'avois, me fit follement piquer du désir de réparer mes pertes ... A quelque temps de là l'on ne me pouvoit guère surprendre sans avoir des dez dans mon écritoire, et des cartes parmi mes livres; et mesme ce dérèglement alla si loin, que je me défaisois souvent pour jouer, des choses qui m'étoient nécessaires pour apprendre, et que de tous les livres que j'avois accoustumé de feuilleter, il ne me restoit plus rien que des cartes."

On gagnait parfois de grosses fortunes, et nécessairement on en perdoit également; d'où vient qu'on s'y ruinait encore plus vite que par les dépenses de la vie de cour,. Naturellement, cette mode engendrait une nouvelle espèce d'aventuriers, ceux dont le métier était de tricher au jeu. Madame de Sévigné² mande à sa fille la nouvelle de la découverte d'un de ces tricheurs:

"Le Roi a commandé à M. de Cessac de se défaire" de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi? Pour avoir trompé au jeu et avoir gagné cinq cent mille écus avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le Roi même: il nia d'abord; enfin, le Roi lui promettant son

1. Bib. Elzévir.

2. Lettres: 18 mars 1671.

"pardon, et avona qu'il faisoit ce métier depuis longtems, et même cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons ou il fournissoit de ces bonnes cartes rangées."

Quatre ans plus tard,¹ Elle recommande à sa fille de s'abstenir de cette manie de jouer aux cartes; évidemment elle s'était enracinée encore plus avant dans les moeurs de la cour:

"On joue des sommes immenses à Versailles
L'hoca est défendu à Paris, sur peine de la
vie, et on le joue chez le Roi; cinq mille
pistoles en un matin, ce n'est rien. C'est
un coupe-gorge: chassez-le bien de chez vous."

Les femmes étaient tout aussi éprises que les hommes de ce passetemps hasardeux. Leur entêtement donnait naissance à bien des scènes spirituelles dans les comédies d'alors. Un des jeux favoris était le lansquenet; il faisait tellement fureur, que presque tout le monde en devenait fou, et finalement on promulgua une défense d'y jouer. La comédie de La Desolation des Joueuses, de Dancourt s'inspire du désespoir causé par cette ordonnance parmi les adorateurs de ce jeu. En voici un extrait fort amusant:

Clitandre: Hé, oui, Madame, on a défendu le lansquenet.
La Comtesse Vous vous moquez, Clitandre, cela ne se
peut pas; et c'est comme si l'on défendait de
dormir.
Clitandre: Pour moi, j'aimerois autant qu'on m'eût
défendu le boire et le manger.
Doriméne: Il est vrai qu'il vaut autant mourir

Après s'être bien lamenté, tout le monde se met à discuter les moyens d'échapper à ce règlement inouï. L'un d'entre eux suggère de jouer dans le grenier, un autre recommande la cave, un autre encore parle

1. Lettres: 9 oct, 1675.

d'une vieille mesure abandonnée où, dit-il, on serait à l'abri de toute découverte. Mais c'est Lisette, la servante,¹ qui trouve le bon moyen de tromper les autorités.

Lisette: Un bateau serait bien meilleur

L'Indendante: Un bateau?

Lisette: Oui, Madame, un bateau. On prend un bateau au Pont-Rouge, et l'on va jouant jusqu'au Saint-Cloud, et si vous n'avez pas regagné votre argent, et que le cœur vous en dise, vous pourrez descendre jusqu'à Rouen.

Regnard, grand joueur toute sa vie, connaissait mieux que personne les ravissements et les désespoirs du jeu. La manie dura pendant tout le règne de Louis XIV. Le joueur, une de ses comédies qui fait pendant à La Desobéissance des Joueuses, de Dancourt, fut présenté en 1696: Toutabas, tricheur de métier, fait la louange des cartes dans les termes suivants:

"Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants;
Des Gascons à souper dans les brelans fidèles;
Des chevaliers sans ordre; et tant de demoiselles
Qui, sans le lansquenet et son produit caché
De leur faible vertu feraient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde."

Apologie assez ingénieuse d'une pratique qui menaçait de devenir un vice! La manie du jeu pouvait avoir ses beaux côtés pour ceux qui en tiraient profit; aux yeux d'un moraliste de l'époque, cependant, il ne paraît dans toute sa laideur. Voici un portrait

1. Voyez, à l'égard de la franchise des domestiques. p.36.

des joueurs, pris sur le vif, de La Bruyère¹

"Une tenue d'Etats, ou les chambres assemblées pour une affaire d'Etat capitale, n'offrent point aux yeux rien de si grave et de si sérieux qu'une table de gens qui jouent au grand jeu; une triste sévérité règne sur leurs visages; implacables l'un pour l'autre, et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnaissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions; le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle, et y décide souverainement; ils l'honorent tous par un silence profond, et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables, toutes les passions, comme suspendues, cèdent à une seule; le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot."

Quelle peinture vivante de cette préoccupation intense et nerveuse qui exclut tout rapport extérieur, toute considération personnelle qui ne touche directement au grand culte! Le joueur redevient pour l'instant l'homme primitif, sauvage, acharné à la poursuite de sa proie, renfermé dans l'affreuse solitude de son égoïsme primordial. Plus de pitié, plus de galanterie, plus d'égards pour les femmes, qu'on traitait de plain-pied avec les hommes dans la république du jeu. Ses règles sacrées furent observées à la rigueur, même aux dépens de cette flatterie qu'on accordait en toute autre chose au souverain. Un jour Louis XIV appela Gramont pour juger un coup contesté; - "Sire", dit le comte sur-le-champ, vous avez perdu. - Comment, s'écrie le roi. - Vous ne savez rien encore! - Eh! ne voyez-vous pas, Sire, que si le coup eût été seulement douteux, ces Messieurs n'auraient pas manqué de vous donner gain de cause?"

. Caractères: Ch. VI.

On ne jouait pas seulement avec de l'argent: on gageait souvent des châteaux, des terres, des manoirs, des maisons, des meubles, des bijoux, même des vêtements. Le luxe des habits était tel qu'un col de dentelle coûtait parfois deux mille francs; mettre en gage de tels objets n'était donc pas une bagatelle. On pouvait aussi jouer des "discretions" - des choses qu'on gage sans marquer précisément ce que c'est. Furetière¹ écrit d'une fille bourgeoise:

"Elle n'estoit vêtue que des bonnes fortune du jeu ou de la sottise de ses amans. Le bas de soye qu'elle avoit aux jambes estoit une discrétion; sa cravatte de point de Gennes, autre discrétion; son collier et mesme sa juppe, encore autre discrétion; enfin depuis les pieds jusqu'à la teste, ce n'estoit que discrétion."

QUESTIONS DE PROTOCOLE.

Dans les assemblées d'une cour si magnifique et si cérémonieuse, où les nobles de souche ancienne furent obligés de se mêler à une foule de personnes nouvellement anoblies, il est naturel que les questions de préséance et de protocole soient des plus importantes. Ce fut le seul moyen dont la vieille noblesse pût conserver quelque distinction au milieu du fleuve envahissant des nouveaux titres. Ce ne fut pas pourtant la naissance seulement qui conférait le droit de préséance; souvent en effet elle dut céder devant les prétensions de quelque parvenu qui jouit d'un poste honorable auprès du roi. Ces derniers étaient fort jaloux de leurs privilèges, et non sans sujet, car un menu service habilement rendu valait parfois un avancement très rapide à la cour

1. Roman Bourgeois, Garnier, 1863. p.38.

Il fallait observer le protocole aussi dans les ruelles, c'est à dire dans les chambres à coucher des grandes dames lorsqu'elles recevaient leurs amis intimes. Mme. de Sévigné raconte assez plaisamment un incident de ce genre:¹

"Je vis hier une chose chez Mademoiselle qui me fit plaisir. La Gèvres arrive, belle, charmante, et de bonne grâce; Mme. d'Arpajou était au-dessus de moi. Je pense qu'elle s'attendoit que je lui dusse offrir ma place; ma foi, je lui en devais de l'autre jour, je lui payai comptant, et ne branlai pas. Mademoiselle était au lit; elle [Mme. de Gèvres] fut donc contrainte de se mettre au bas de l'estrade; cela est fâcheux. On apporte à boire à Mademoiselle, il faut donner la serviette. Je vois Mme. de Gèvres qui dégante sa main maigre; je pousse Mme. d'Arpajou; elle m'entend et se dégante, et d'une très bonne grâce, elle avance un pas, coupe la Gèvres, et prend, et donne la serviette. La Gèvres en a toute la honte, et est demeurée toute pensée. Elle étoit montée sur l'estrade, elle avoit ôté ses gants, et tout cela pour voir donner la serviette de plus près par Mme. d'Arpajou ... A-t-on jamais vu accourir pour ôter à Madame d'Arpajou, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement? ... Mademoiselle n'osoit lever les yeux, et moi j'avois une mine qui ne valoit rien."

SOIN DE L'HONNEUR PERSONNEL.

Tandis que les femmes se disputent ainsi entre elles l'honneur de servir les princes du sang, ce même soin de l'honneur chez les hommes tourne parfois au tragique. Madame de Sévigné raconte (26 avril, 1671) la mort de Vatel, intendant du grand Condé. Il avait envoyé chercher du poisson pour le lendemain; deux charges de marée arrivent; elles ne suffisent pas; il attend quelque temps, et enfin au désespoir et

1. Lettres: 13 mars, 1671.

croquant son honneur perdu, il se jette sur son épée. C'est le comble du sublime et du ridicule. Cet incident, pourtant, fournit un vif commentaire sur ce mélange étonnant du grandiose et du trivial qu'était la vie de cour.

PRESEANCE DANS LA RUE.

La question de préséance dans la rue menait souvent à des débats acharnés de part et d'autre. L'étroitesse des rues de Paris rendait impossible le passage de deux carrosses à la fois: si deux grands personnages se rencontrèrent ainsi, il fallait que le moins important des deux fît place à l'autre. De là vient qu'on disputait quelquefois pendant des heures, ni l'un ni l'autre ne voulant céder. Un exemple de ces sortes de querelles se raconte à propos de Madame d'Elboeuf et sa fille, la Princesse de Mantoue, d'une part, et Monsieur et Madame de Montbazon, d'autre part. Après quelques minutes de débat assez courtois entre les maîtres, les laquais en venaient presque aux mains, quand Madame d'Elboeuf ordonna de s'avancer. Le duc de Montbazon fit de même et voici que les deux carrosses s'avancèrent simultanément, aux dépens des petites boutiques de chaque côté, et peu s'en faut qu'ils n'écrasent les malheureux piétons qui passent en ce moment.¹

Naturellement la comédie de l'époque ne manque pas de tourner en raillerie ces incidents. Voici à ce propos un extrait du "Chevalier à la Mode" de Dancourt. Le fait qu'un des disputants est une riche bourgeoise entichée de noblesse rend le récit d'autant plus

1. Social Life in France in the 17th Century. (Hugon.)

savoureux:

Mme. Patin. Quelle violence! En pleine rue, on vient de me manquer de respect.

Lisette: Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous? Madame Patin, la veuve d'un honnête partisan qui a gagné deux millions de bien au service du roi? Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît?

Mme Patin: Une marquise de je ne sais comment, qui a en l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

Lisette: Voilà une marquise bien impertinente. Quoi! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussé, six grands laquais ... tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

Madame P. Point du tout, c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise, m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés ... Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un "Taisez-vous, bourgeoise!" m'a pensé faire tomber de mon haut.

Lisette: Bourgeoise! bourgeoise! Dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or!

Mme. Patin: J'avoue qu'à cette injure assommante je n'ai pas eu la force de répondre, j'ai dit à mon cocher de tourner, et de m'amener ici à toute bride.

Ensuite paraît un des laquais de la bourgeoise, en grand désarroi, se plaignant d'avoir été malmené par les valets de la marquise. De telles scènes furent sans doute assez communes dans les rues.

Chapitre ii.

LES SALONS

Aucun essai sur la société du XVII^e siècle ne serait complet sans un chapitre sur les salons, qui sont en eux-mêmes un des traits les plus caractéristiques de cette époque. Nous n'allons pas entreprendre ici le récit de leur origine et de leur développement; on a trop écrit sur ce sujet pour que cela soit nécessaire.

LEUR INFLUENCE SUR LA LANGUE.

On sait que l'Hôtel de Rambouillet devait son établissement au déplaisir - disons même, aux dégoûts - qu'excitaient chez sa fondatrice les mœurs de la cour. Son but fut d'abord de se créer un milieu "comme une cour choisie moins nombreuse et plus exquise que celle du Louvre", où l'on trouvât tous les agréments et aucune des contraintes de la cour royale. Les incertitudes des luttes religieuses avaient fait place à un désir ardent de romanesque, de littérature, et d'art. Ces lieux où se mêlaient des femmes intelligentes et cultivées avec les hommes distingués de l'époque, c'était là où on venait chercher dans les joies délicates l'oubli d'un passé agité et éprouver des sensations nouvelles. La purification de la langue qui s'y faisait entraîna dans sa suite d'autres effets peut-être plus importants, dont ne se doutaient guère les premiers fréquenteurs de ce petit monde choisi.

D'après les critiques du dix-neuvième siècle, on s'est représenté l'hôtel de Rambouillet comme une sorte de temple où l'on se consacrait à un culte solennel et prétentieux de l'épurement de la langue. Certes, cet épurement s'est accompli à la fin, grâce à

l'influence du salon de Rambouillet, mais la grande affaire de cette société était de s'amuser plutôt que de se perfectionner l'esprit et les manières.¹ Seulement, on trouvait que de certaines grossièretés de parole et de conduite nuisaient au plaisir de la belle conversation; ou les évitaient donc instinctivement, et ainsi le raffinement du langage se faisait presque inconsciemment.

Cet épurement des mots et des phrases de la conversation en nécessairement le ton, en élargissait la portée, lui donnait de l'esprit, de la pénétration, de la verve. Toute cette belle langue du XVII^e siècle, nette, claire, simple, pleine de sève et de pittoresque, qui demeure la langue classique française par excellence, c'est en grande partie à l'hôtel de Rambouillet qu'on la doit. C'est dans ce salon que s'accomplit cet oeuvre d'élagage qui devient nécessaire périodiquement dans la vie d'une langue comme dans celle d'un arbre. La société précieuse fut la serpe qui tailla les branches superflues et qui débarrassait ainsi la langue de la surabondance touffue qui caractérise le parler de Rabelais.

Il est vrai qu'on a reproché à la langue ainsi nettoyée des imperfections qui l'alourdissaient, d'être trop pure et comme étiolée, exsangue, ayant perdu quelque chose de sa force et de sa couleur. Cela se peut; encore est-ce un point discutable. Quel écrivain a plus de force, de pittoresque, et de mouvement que Madame de Sévigny, qui était une précieuse?

1. Voyez à ce propos Madame de la Fayette: sa vie et ses oeuvres, par H. Ashton. p.31-32.

LA PRECIOSITE.

On dirait, peut-être au premier abord, que la préciosité est en dehors de notre sujet; qu'elle se rapporte plutôt à la littérature qu'aux moeurs de l'époque. Pourtant, il faut se rappeler que cette manière affectée de parler et d'écrire était en quelque sorte le reflet de cette coquetterie en matière de vêtements de cet effort constant de se distinguer de la foule. C'est le côté littéraire du culte de la grandeur; c'est le sentiment aristocratique manifesté dans le royaume des lettres. Ceux et celles qui n'étaient pas en état d'assister au petit lever au Louvre, ni d'être reçus à la cour, se dédommageaient en façonnant leur discours sur celui des beaux esprits de l'époque. La préciosité donc devait la naissance premièrement aux circonstances de la vie sociale, dans la sens le plus étroit du mot. Au commencement elle représentait la réaction contre la grossièreté de la cour de Henri IV et plus tard le développement du cadre social sous Louis XIV déterminait plus nettement ses formes et ses tendances. Dans son pire aspect, la préciosité est un snobisme littéraire; dans ses meilleures manifestations c'est la détestation du médiocre et l'aspiration vers le beau et le vrai.

LES IMITATEURS.

Je n'ai pas besoin ici d'insister sur ce qu'était la vraie préciosité: elle représentait tout ce qu'il y avait de mieux dans la société de l'hôtel de Rambouillet. Le succès de celui-ci fut si éclatant, et dans un siècle où tous les bourgeois les plus riches et

les moins sensés s'efforçaient d'imiter la noblesse en toutes choses, que ce n'est guère étonnant de voir une foule de petits salons qui s'établissaient à l'instar du cénacle choisi de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Ce fut dans ces salons secondaires qu'on inventait ce jargon absurde et maniéré que Molière a si bien parodié et dont se moquent Furetière et Sorel à leur tour. La Bruyère aussi ne manque pas de flétrir cette afféterie:

"Ils ne suivent, en parlant, ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre et qui devient leur idiome naturel."

Il n'est pas besoin de citer les passages nombreux où Molière raille ces absurdités de faux goût; ils sont trop bien connus. Tous ces moqueurs, cependant, dirigent leurs traits, non à l'hôtel de Rambouillet, qui décline d'ailleurs à partir de 1645 longtemps avant la présentation des Précieuses Ridicules, mais à ses imitateurs bourgeois et provinciaux. Les affectations de ceux-ci discréditèrent le mouvement précieux, et le tournèrent en risée; mais la bonne oeuvre fut déjà accomplie, et les vrais précieux riaient de bon coeur de ces travestis des minauderies de leurs imitateurs.

UN SALON BOURGEOIS.

Furetière dépeint spirituellement une de ces "Académies

bourgeoises"¹. On y discourait de prose et de vers, ou jugeait tous les ouvrages qui paraissaient. La plupart des habitués voulaient être connus pour "illustres", et en effet ils avaient chacun quelque chose de singulier dans le caractère. La reine de cette société s'appelait Angélique: "elle avoit appris quelques langues et leu toutes sortes de bons livres; mais elle s'en cachoit comme d'un crime." On mettait son honneur alors à ne pas trop montrer son savoir; toute pédanterie étoit tenue en horreur. Aussi semble-t-il que cette dame étoit de beaucoup supérieure aux autres membres de son cercle. Parmi ceux-ci étoit une fille d'un receveur des rentes de l'Hotel de Ville; elle s'appelait Hyppolite, anagramme de Philippote, son vrai nom, car de telles affectations étoient fort à la mode. Cette fille étoit pédante à faire peur; un de ces amants lui enseignait le latin, un autre l'italien, un autre la chiromancie, un autre à faire des vers. Il y avoit aussi un auteur Charroselles², qui, ne pouvant trouver d'éditeur pour ces livres, ennuyait tout le monde en leur lisant ses oeuvres. Enfin il y avoit toutes sortes de personnes, des gens honnêtes, des provinciaux, des femmes savantes, des coquettes et bien d'autres. "Quelquefois, on y traittoit des questions curieuses; d'autrefois on y faisoit des conversations galantes, et on tâchoit d'imiter tout cequi se pratique dans les belles ruelles par les préieuses du premier ordre."

1. Roman Bourgeois, p.116.

2. Anagramme, sans aucun doute, de Charles Sorel.

Cette imitation même n'est pas sans valeur pour l'historien des mœurs. Elle témoigne non seulement au snobisme de d'époque mais aussi à la naissance d'un intérêt assez général dans les procédés de la pensée et de la langue. Elle fut le fruit d'un effort réel de s'émanciper des aspects routiniers et vulgaires de la vie. Elle fut gauche, sans doute, et puérile; le snobisme y était pour grand'chose, il faut en convenir. Mais cependant cette recherche du raffiné dans le sentiment et dans la parole provenait, il me semble, de ce sentiment de grandeur, d'élévation, que s'était infiltré jusque dans l'âme bourgeoise de ce siècle.

IMPORTANCE SOCIALE DES SALONS.

Ce phénomène a, d'ailleurs, une importance sociale aussi bien que littéraire. Dans les salons de premier, comme dans ceux de second ordre, on trouve de simples roturiers, fils de marchands, comme Voiture, par exemple, qui frayent avec les plus nobles personnages. On exige d'eux d'avoir de l'esprit, ce qui leur tient lieu de naissance et de lettres de noblesse. C'est à leurs talents que des hommes tels que Corneille, dont les manières sentaient parfois la province, devaient leur entrée dans ce monde aristocratique. Il fallait pardonner beaucoup à l'homme¹ qui sut dire, à propos du premier sermon du jeune Bossuet dans le salon de Madame de Rambouillet à minuit: Je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard!"

1. Voiture.

Le critérium de valeur humaine qu'adopta cette société ne fut donc pas la naissance mais l'intelligence; c'est pourquoi elle a eu une double influence, aux deux points de vie littéraire et social. Ses rapports littéraires ne nous concernent pas ici. Au point de vue social, cette réunion de tout ce qu'il y avait de meilleur dans l'aristocratie et la roture a eu pour effet la dissémination de la culture mondaine et intellectuelle, parmi la bourgeoisie, et la perfection du goût. Elle a eu aussi une postérité importante au siècle suivant; les salons brillants de la Duchesse du Maine, de Madame du Deffand, de Madame Delaunay, pour en nommer quelques uns seulement, où se mêlaient nobles, femmes du beau monde, gens de lettres, personnes distinguées de tout rang, ces assemblages continuèrent les traditions des salons du siècle précédent, et en développèrent les tendances.

Ceux qui voudraient assister à la création d'un salon mondain de nos jours trouveront bien des renseignements dans Du côté de chez Swann, de Proust, le Saint-Simon du vingtième siècle.

Dans ce portrait subtil d'une coterie¹ bourgeoise désireuse de s'élever au niveau du Faubourg St. Germain, on rencontre les intrigues, le snobisme, les trahisons, les ménagements des grands, les mépris des petits, les compliments, les médisances, les rivalités mesquines, la préoccupation, vraie ou apparente, des choses de l'esprit - enfin, tous les phénomènes qu'on aurait remarqués il y a trois cents ans.

1. Le salon Verdurin.

Chapitre iii

LA VIE PRIVEE.

LUXE DES VETEMENTS.

Au commencement de ce siècle Henri IV avait imposé à sa cour des réformes de costumes; il fut d'avis que les bijoux ne seyaient qu'aux femmes et aux comédiens. Toutefois, le costume des grandes dames d'alors fut même plus riche que celui que porteront les femmes sous Louis XIV. Constellées de perles et de diamants, ces robes empêchaient presque tout mouvement. La cour se surpassa en folles dépenses de toilette. Louis XIII avait beau prêcher d'exemple: les gentilshommes de sa cour mettaient sur leurs épaules tout l'argent qu'ils recevaient de la vente de leurs terres. La suprême élégance exigeait qu'on change tous les jours d'habits et de parures.

"Il faisoit grande dépense" dit Furetière, en décrivant un jeune marquis¹, "et changeoit tous les jours d'habits, de plumes, et de garnitures. C'est la marque la plus ordinaire à quoy on connoist dans Paris les gens de qualité, bien que cette marque soit fort trompeuse "

Les bourgeois désireux de faire concurrence avec ces élégants, furent obligés de placer des espions à la cour, qui les aversaient au fur et à mesure des changements qui s'y faisaient; autrement ils couraient risque de passer pour provincial² Les cols en

1. Roman Bourgeois, p.39.

2. Ibid. p.55

dentelle, les gants, les rubans, les souliers, étaient fort luxueux; seigneurs et dames couvraient de bijoux leurs vêtements. En effet, les chevaliers à la mode surpassaient quelquefois les dames en luxe. Souvent ils n'avaient pour tout mérite que leurs beaux habits. - Ecoutez Nérine dans "Le Joueur" de Regnard:

- Morbleu!

Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé.
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé.
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille
Une longue stein-kerque à replis tortueux
Un haut-de-chausses bas, prêt à tomber sous eux;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure?"

[Il serait inutile et fastidieux de décrire ici le costume du siècle en détail; nous renvoyons donc au tome 3 de La Société au 17e siècle, par Victor Du Bled.]

Les nobles s'habillaient avec luxe par convenance, on peut même dire par une sorte de nécessité sociale, ou par amour naïf et enfantin de la parure et du faste. Bien des bourgeois suivaient l'exemple de la noblesse par snobisme, par un désir acharné de se distinguer d'avec la foule de classe moyenne. Une fille bourgeoise, un des personnages du Roman Bourgeois, dont les vêtements avaient été salis par la boue de la rue,

"revint peu après avec d'autre linge, et ce ne fut pas un sujet de petite vanité pour une personne de sa sorte de montrer qu'elle avait plusieurs paires d'habits et de rapporter en si peu de temps un point de Sedan qui eût pu faire honte à un point de Gennes qu'elle venoit de quitter."

On appréciait un homme selon sa mise; d'où vient que maint haut-de-chausses de satin couvrait un ventre affamé.

"L'homme qui n'a qu'un manteau de taffetas simple," dit Furetière, "est moins estimé que qui en a un de deux taffetas ... Entre les femmes, il y a bien d'autres nivetteries! j'entends entre les bourgeoises; celles qui ont la chaîne sur la robe sont estimées davantage que les autres, qui ne sont pas ainsi parées."

A en croire les écrivains d'alors, les étoffes indiquaient à peu près l'hierarchie sociale:

"... on donne aujourd'hui presque partout aux hommes le rang selon leur habit: on met celui qui est vestu de soye au dessus de celui qui n'est vestu que de camelot, et celui qui est vestu de camelot au dessus de celui qui n'est vestu que de serge."¹

De nos jours encore ce principe ne manque pas de croyants; mais aujourd'hui au moins on suit des indications un peu plus subtiles. Encore ferait-on de grosses bévues si l'on se fiait toujours à une classification si naïve.

EDITS CONTRE LE LUXE DES MARIAGES.

Louis XIV signait des ordonnances contre le luxe, qu'il encourageait pourtant par des fêtes ruineuses. Molière, dans l'Ecole des Maris, fait allusion à un édit contre les galons et les dentelles:

Oh! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit,
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.

Mais la manie du luxe était trop générale et trop intense pour que ces édits pussent la modérer. Le roi même n'y pouvait rien; quand il

1. Furetière. Roman Bourgeois.

défendit aux dames de porter des coiffures hautes à la fontange, elles ne les rabaissèrent point. Cependant, une dame anglaise paraît à la cour avec une coiffure très basse, et aussitôt les dames françaises l'approuvent, et elles suivent désormais la mode nouvelle. C'est un exemple frappant de l'impuissance du grand roi sur certains points.

Le goût de l'ostentation se reflétait aussi dans les autres accessoires de la vie: dans les meubles, les repas, la tenue de la maison, l'hospitalité etc. Madame de Fiesque vend son domaine, peu riche d'ailleurs, pour acheter un miroir. Madame de Sévigné s'inquiète des énormes frais de ménage de sa fille, Madame de Grignan, à qui elle conseille toujours de réduire son train de vie. Bien des nobles vendent le dernier manoir qui leur reste pour acheter un carrosse .

LES SOINS DE LA TOILETTE.

Les idées du dix septième siècle sur la propreté sont loin d'être les nôtres. L'église à cette époque gardait encore là-dessus les notions du moyen âge: on considérait les soins de la toilette comme un effet du culte païen du corps et partant comme impie et sensuel. Dans les monastères et les convents, donc, on se louait d'une pieuse malpropreté; la crasse et la sainteté. contraire au proverbe anglais¹, étaient deux vertus presque égales. On se permettait bien un bain deux fois l'an, à Noël et à Pâques. Ces deux bains leur étaient d'autant plus nécessaires

1. " La propreté est voisine de la piété."

"... qu'alors ils n'avoient point de linge ... Couchant tout vêtus et changeant peu d'habits de laine qu'ils portaient sur la chair, ils contractoient beaucoup de crasse par la sueur et le travail, ce qui était non seulement très incommode aux particuliers pour leur personne, mais aussi étoit à charge aux autres à cause de la mauvaise odeur ~~de~~ la malpropreté.¹

En dehors de l'Eglise, on veillait assez soigneusement à la propreté. On établissait des étuves, des bains publics, dont le souvenir se conserve encore aujourd'hui dans les noms de quelques rues de Paris.² On y prenait d'ordinaire un bain de vapeur; le bain d'eau chaude s'offrait aussi, à un prix plus élevé. Les étuves se fermaient les dimanches et les jours de fête. Les grandes familles avoient souvent des étuves et des salles de bain dans leur hôtel. Il y en avoit également au Louvre; Sauval les décrit dans ses Antiquités de Paris. Les Loix de la Galanterie, publié vers 1640, recommandoit d'aller quelquefois chez les baigneurs

"... pour avoir le corps net. Tous les jours l'on prendra la peine de se laver les mains. Il faut aussi se faire laver le visage presque aussi souvent, et se faire razer le poil des joues et quelquefois se faire laver la teste."

Un manuel des bienséances du 18^e siècle déconseille l'emploi de l'eau pour la toilette, à cause disoit-il, que ce traitement rend la peau plus sensible aux rigueurs de l'hiver et au hâle en été! Aussi les gens à la mode se contentoient-ils souvent d'essuyer le visage le matin avec un tampon de coton trempé dans de l'alcool aromatisé.³

1. Dom Calmet: Commentaire sur la règle de Saint Benoît cité par Franklin, Vie Privée d'Autrefois, 2^e série, p.4.

2. Ibid.

3. Franklin, *ibid.*

Les recommandations de ce manuel (et celles d'autres du même genre) en disent long sur les moeurs de ce temps. On trouve d'ailleurs mainte allusion dans Furetière et Sorel, mais qui ne sont guère propres à citer ici.

Voici, cependant, un passage d'une comédie de Scarron
[Jodelet, Acte ii, Sc.i.]

Beatris parle à sa maîtresse d'un jeune seigneur qu'elle a aidé à se cacher:

"Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre père Fernand; vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache,
Au bruit de ce crachat, Dom Louis se sauva."

Il ne faut pas oublier que c'est un noble qui "crache sur le degré."

En lisant les mémoires de la période on trouve bien des allusions à des usages communs en cette société, usages presque incroyables et qui font un contraste étonnant avec la splendeur des habits et le faste des cérémonies. Apparemment ce monde courtois, dont le savoir-vivre et la perfection de la tenue et de la conversation servaient de modèle à un royaume, à l'Europe même, se conduisait en de certaines choses d'une façon qui ferait honte aux habitants anthropophages des îles de l'Océanie. Il n'est pas besoin de citer les passages qui nous donnent des détails si surprenants: on les connaît trop. Naturellement, les moeurs de la bourgeoisie et des classes inférieures étaient, à cet égard, aussi crues que celles de la cour. En d'autres choses, nécessairement, elles étaient même plus libres encore. Sorel raconte

complaisamment bien des histoires scabreuses où il s'agit des procédés de la bourgeoisie et du peuple: mais c'est un auteur burlesque, et sans doute, il ne faut pas trop s'y fier. Furetière, pourtant, n'a pas l'air de se laisser aller à l'invention de fantaisies indécentes; et cependant il y a des passages dans son Roman Bourgeois qui montrent que tout n'est pas exagération chez Sorel et chez Scarron.

LES BARBIERS CHIRURGIENS.

Une circonstance qui dut menacer la santé publique venait de ce que les barbiers, au commencement du siècle, faisaient l'office de chirurgiens: non seulement ils rasaient les visages mais ils pansaient les plaies et opéraient sur les malades en cas de besoin. Etant donné la négligence d'alors pour tout ce qui se rapporte à la propreté, les dangers de cette double fonction sont évidents. Peu à peu, on s'en rendait compte, et une classe distincte de barbiers s'établissait, qui ne pratiquaient point la chirurgie, et qui s'appelaient des barbiers barbants. Les Loix de la Galanterie, en 1640, recommande de se servir d'un barbier qui n'ait autre fonction, et non pas de ceux qui pansent les playes et les ulcères, et qui sentent toujours le puz et l'ouguent. Outre l'incommodité que vous en recevez, il y a danger mesme que venant de panser quelque mauvais mal, ils ne vous le communiquent; tellement que vous ne les appellerez que quand vous serez malades. Et en ce qui est de vous accommoder le poil, vous aurez recours à leurs compétiteurs, qui sont barbiers-barbans."

LE MENAGE.

A la cour un grand seigneur n'était qu'un serviteur. Chez lui, au contraire, il était maître, et son ménage reproduisait en petit l'hierarchie de la cour. Ici le seigneur était roi et ses domestiques remplissaient auprès de lui le rôle des courtisans. Monsieur et madame avaient chacun une suite d'appartements et de domestiques;¹ ils recevaient séparément leurs amis et en présence de leurs gens ils gardaient une grande formalité l'un envers l'autre. Il y avait toujours grande foule dans les salons et dans les antichambres: hommes de lettres, artistes, fournisseurs, enfin tous ceux qui cherchaient la protection ou la faveur de la famille, les attendaient patiemment pendant des heures. Plus il y avait de monde, plus la dignité de la maison était augmentée.

Il est vrai qu'on fut mal servi à cause de cette foule constante et de ce va et vient continuel, mais le prestige de la famille en fut soutenu; et ce fut l'essentiel. Naturellement, la vie intime du foyer, comme nous l'entendons aujourd'hui, n'existait point à cette époque, au moins chez les grands. On croyait mener une vie de confort; le luxe moderne leur étant inconnu, ils s'en passaient le mieux du monde.

1. Il est question ici de ceux d'entre les nobles qui ne furent pas logés à Versailles, mais qui demeurèrent en ville.

LES DEPENSES DU MENAGE CHEZ UN NOBLE.

Les dépenses d'un tel ménage furent énormes. "La Maison Réglée" écrit par Audiger¹, un chef d'office, vers la fin du siècle, nous fournit un mémoire détaillé de la manière dont fut composée et conduite une maison de qualité. Selon lui, la maison d'un grand seigneur devait être composée:

"D'un intendant, d'un aumonier, d'un secrétaire, d'un écuyer, de deux valets de chambre, d'un concierge, un tapissier, d'un maître de hôtel, d'un officier d'office, d'un cuisinier, d'un garçon d'office, de deux garçons de cuisine, d'une servante de cuisine, de deux pages, de six ou quatre laquais, de deux cochers, de deux postillons, de deux garçons de carrosse, de quatre palefreniers, d'un suisse ou portier."

Total, trente-trois domestiques; et "il peut y avoir" dit Audiger "encore plusieurs autres" et il fait mention de cinq valets de plus.

Nous n'entrerons pas dans le détail des appointements de tous ces serviteurs; il suffit de donner le total par an; quatre mille dix livres. Les livrées n'y sont pas comprises. Pour la nourriture des domestiques il fallait selon Audiger, neuf mille cinq cents livres par an; pour la table du seigneur, presque douze mille livres; pour l'écurie, dix mille cinq cents livres; Le chiffre total, donc, fut environ trente-six mille livres par an, ce qui représente à peu près sept mille deux cents dollars (échange d'avant-guerre). Mais il faut se rappeler qu'un franc du temps de Louis XIV achetait quatre ou cinq

1. Franklin: Vie Privée d'Autrefois, 2^e série.

fois la valeur des marchandises qu'il n'achetait en 1914.

Et encore les sus-dités dépenses annuaires sont loin de représenter tous les frais d'un tel train de maison, surtout si le seigneur est marié. En ce cas, les dépenses sont au moins doublées:

"Quand un grand seigneur se marie ... sa maison est augmentée en équipages, et voici comment et de qui celui d'une dame doit être composé."

Suit une liste de seize domestiques, dont le nombre est augmenté, quand il y a des enfants, jusqu'à vingt-trois. Audiger ne donne pas le chiffre des dépenses du ménage de Madame, mais en comparaison avec celui du seigneur, ce ne peut être moins de vingt mille livres par an, ou quatre mille dollars.

Et cependant Audiger ne tient pas compte ici de l'entretien des jardins, ni des grosses dépenses nécessitées par l'hospitalité, les cadeaux, les fêtes, les soupers etc. Les costumes, la parure, les livrées, ne s'y trouvent pas non plus: il faudrait tout un volume pour en traiter.

LES DOMESTIQUES.

Il ne faut pas quitter le chapitre du ménage sans rien dire des domestiques. Comme c'est le cas aujourd'hui, ils présentèrent un problème assez difficile. La direction d'un grand établissement fut une tâche malaisée, et on ne s'étonne pas de ce que de jeunes filles mariées à l'âge de quinze ans fussent incapables de le gouverner comme il fallait ou de savoir bien choisir leurs serviteurs. On prenait

les domestiques souvent au hasard; tout le monde en voulait, de sorte qu'on ne pouvait être trop difficile en les choisissant. On leur donnait très peu comme gages; par conséquent, ils volaient tout ce qu'ils pouvaient; puis, chassés par le maître, ils cherchaient un emploi ailleurs. Ils étaient fidèles en général au maître qu'ils servaient pour le moment, mais ils l'abandonnaient pour un rien.

Ils se permettaient, en parlant à leurs supérieurs, une licence qui nous semble inouïe. Ils donnaient leur avis sur toutes les affaires de la famille, surtout si elle était bourgeoise; et on les traitait d'ordinaire comme des égaux. On remarque cette franchise chez bien des servantes dans les comédies. Dorine, dans Tartuffe, s'indigne contre Orgon qui annonce son intention de marier sa fille à Tartuffe; elle va jusqu'à dire qu'elle ne permettra pas ce mariage! Voyez aussi "La Coquette et la Fausse Prude" de Baron: Marthon, la servante, prend le parti de sa jeune maîtresse grondée par son oncle: "Quoi! toujours des emportements, des menaces! Ne dirait-on pas que nous commettons tous les crimes imaginables? Car enfin qui parle à madame, parle à moi, qui la querelle, m'offense. [Acte 1, Sc. 1.]

Et l'oncle, quoique fâché, ne s'en étonne pas!

Voyez aussi la première scène de "Jodelet, ou le Maître Valet" de Scarron, où le valet et son maître se disent des injures comme d'égal à égal.¹

Les domestiques passaient leur temps libre dans la rue, où ils s'assemblaient par bandes, et prenaient part volontiers aux rixes; ils

1. Autre exemple: Dancourt: Renaud et Armide, Sc.ii.

étaient les ennemis déclarés du guet. Ils s'amusaient souvent à injurier les valets d'autres seigneurs; quelquefois même ils osaient s'attaquer à un gentilhomme s'il était seul. Cyrano de Bergerac, se promenant sur le Pont-Neuf, se trouva soudain l'objet des risées d'une foule de valets. Il tira son épée et fit si vaillamment qu'il blessa quelques uns et le reste de cette canaille prit la fuite.

Chapitre iv.

LA BOURGEOISIE.

Au dix-septième siècle, la cour ne domine pas seulement la politique, les mœurs, et la mode: elle remplit entièrement le premier plan du tableau de la société. Nécessairement, donc, la littérature reflète cette domination aristocratique; si elle parle de la bourgeoisie ou du peuple, c'est presque toujours par rapport à la noblesse, et simplement en passant. [Il faudrait en excepter Molière et d'autres auteurs dramatiques, et aussi les romanciers burlesques; nous en parlerons plus tard] Les mémoires, les lettres, le théâtre tragique, les romans chevaleresques, ne s'occupent pas des classes inférieures: on ne les estime pas dignes d'être prises au sérieux comme sujet d'analyse; elles n'étaient bonnes que pour la farce.

SON ROLE DANS LA LITTÉRATURE.

On peut, je crois, distinguer deux rôles principaux que jouait la bourgeoisie dans la littérature de ce temps. Chez Scarron, Sorel, et Furetière, la peinture des mœurs bourgeoises vise le roman pastoral; c'est une protestation contre le romanesque et les ridicules de ce genre artificiel et mondain. Comme toute réaction, celle-ci arbore un réalisme un peu cru, et une bouffonnerie souvent dégoûtante; cependant, ces romans représentent la plus riche source de renseignements précis que nous ayons sur la bourgeoisie de ce siècle.

LES ROMANS BURLESQUES.

Furetière, surtout, fait défiler devant nos yeux bien des types de la ville qu'il a dû bien connaître. Dans les pages de son Roman Bourgeois il nous présente des avocats, des procureurs, des coquettes et leurs amants; il dépeint un intérieur bourgeois (celui de Vollichon), il raille les prétensions de ces bourgeoises qui veulent se créer des salons sur le modèle de ceux du beau monde; et il décrit avec un réalisme cynique les ruses d'une fille déshonorée pour cacher sa honte. Scarron, dans le Roman Comique¹ dépeint les moeurs des comédiens errants; leur arrivée dans une ville de province, l'accueil qu'on leur fait, leur jeu au tripot de la ville, leurs costumes, leurs discours, leurs querelles, leurs amours, leurs jalousies; tout cela entrecoupé, comme c'était la mode dans les romans chevaleresques, d'histoires longues et invraisemblables, à la mode espagnole ou italienne, comme par exemple "L'Histoire de l'Amante Invisible"², et "Le Juge de sa propre Cause"³, qui remplissent des vingtaines de pages sans pourtant avoir aucun rapport avec l'histoire principale.

Quant à l'Histoire Comique de Francion,⁴ regardée par quelques critiques comme une source précieuse de la peinture des moeurs bourgeoises

-
1. Oeuvres, Amsterdam, 1737 tome ii.
 2. Ibid. p.41 et seq.
 3. Ibid. p.379 et seq.
 4. Sorel

et populaires du siècle, il me semble que ce roman est en grande partie un mélange du fantasque, du scabreux, et du faux romanesque. Hors quelques passages d'un intérêt spécial à l'égard de l'étude de la société, cette suite d'aventures amoureuses et bouffonnes est ennuyeuse à faire peur. Le langage est aussi grossier que celui de Rabelais, sans avoir pourtant cette verve, cet élan, cette naïve joie de vivre qui distinguent l'oeuvre de celui-ci et qui la rachètent de la simple vulgarité.

De ces trois romanciers Furetière, à mon avis, fournit le plus de renseignements précis sur la société bourgeoise. Il faut convenir que son canevas est un peu étroit en comparaison avec celui de Sorel, mais Furetière donne moins dans le burlesque que celui-ci; il charge moins sa peinture, qui a donc plus de retenue et de vérité.¹ Aussi est-il le plus intéressant à lire, et le plus proche de nos romanciers réalistes du dix-neuvième siècle.

LA COMEDIE DE MOEURS.

Tournons maintenant aux auteurs dramatiques de cette époque dont, pour ce qui régarde le tableau détaillé des moeurs bourgeoises, Dancourt est de premier ordre. Chez lui, la bourgeoisie joue un rôle différent. Ici ce n'est pas pour corriger le mauvais goût littéraire

1. Il faut en excepter la seconde partie du Roman Bourgeois, où les portraits de Charroselles et de Collantine sont chargés à outrance; c'est du pur burlesque.

qu'on les met en scène; Dancourt s'intéresse à son sujet en lui-même; il aime ces bourgeois tout en les disséquant et en les ridiculisant.

LE THEATRE DE DANCOURT.

"Dancourt", dit Barthélemy,¹ est le Saint-Simon de la bourgeoisie." Tous deux ont vécu à la même époque et chacun l'a étudié, l'un sous la forme du récit, l'autre sous celle du dialogue. Au lieu de peindre les personnages et les choses Dancourt les laisse parler, agir, et se révéler eux-mêmes. On dirait peut-être que si Dancourt nous présente un tableau vivant des mœurs de son siècle, Molière, ce profond observateur, le fait encore mieux. Molière, cependant, s'efforçait à observer et à peindre l'homme plutôt que les hommes; donc ses comédies ne fournissent pas des détails particuliers, bien nettement tranchés, qui éclairent les mœurs, et les usages d'une époque. Molière est à l'histoire de son siècle ce que la grande satire est à l'humanité entière; les petits-mâtres, tels que Dancourt, nous font mieux connaître quelquefois les traits particuliers de la classe dont il s'occupe spécialement, c'est à dire, de la bourgeoisie.

Les types de Molière, Tartuffe, l'Avare, le Misanthrope, Don Juan, M. Jourdain sont plus humains que nationaux.

Né en 1661, Dancourt écrivant ses pièces vers la fin du siècle: c'est donc la société de la seconde moitié qu'il peint dans ses comédies. La société tendait alors vers

1. La Comédie de Dancourt, 1882.

"une plus grande liberté, une plus grande aisance dans le commerce, un mélange plus facile des deux sexes; le luxe commençait à confondre les rangs et les conditions ... les mésalliances rétablissaient la fortune des grands seigneurs; les roturiers riches achetaient des terres seigneuriales et titrées, dont ils osaient porter le nom: tout se préparait, en un mot, dès l'an 1700, pour le grand bouleversement qui devait marquer la fin du siècle ... Dancourt s'attachait surtout aux travers du jour, aux folies à la mode; il représentait la société telle qu'il la voyait de son temps; et il faut bien que ses tableaux ne fussent pas tout à fait infidèles, puisque la bonne compagnie s'en amusait."¹

Dans l'espace de trente ans Dancourt donna au théâtre français plus de cinquante comédies. Si dans cette multitude de pièces on remarque les mêmes ressorts et les mêmes combinaisons, si la gaieté devient quelquefois la trivialité, ou ne peut pas cependant s'empêcher d'être frappé par le fond inépuisable de comique que possèdent ces pièces. L'auteur n'approfondit point comme Molière, mais il parcourt les objets avec une rapidité extraordinaire; l'esquisse de ses portraits, la suite des incidents, la vérité et l'animation de son dialogue, ne laissent pas s'ennuyer un moment ses lecteurs.

Nul dramaturge n'a mieux peint que lui la sottise vanité des bourgeois entichés de noblesse; le goût des bourgeoises pour ces aventuriers brillants qui les éblouissaient par leur faste et leurs affectations. Ses paysans, aussi, sont conçus avec un réalisme qui provient d'une observation malicieuse.

On reproche à Dancourt le ton licencieux de beaucoup de ses comédies. Pendant l'ascendant de Molière, le goût de celui-ci

1. Geoffroy: Cours de littérature dramatique, tome II, cité par Barthélemy.

s'unissant avec la présence d'une cour raffinée, épura la scène des bouffonneries indécentes du commencement du siècle. Mais à l'époque où Dancourt travailla, le roi n'allait plus que rarement au théâtre, qui cessait peu à peu de sentir l'influence de la cour. Alors le public revint à ses anciens penchants, et Dancourt, en leur satisfaisant, obéissait simplement aux exigences de son milieu. Malgré sa peinture hardie et franche des mœurs dépravées, Dancourt ne les rend jamais séduisantes. Les personnages vicieux se voient traités d'égal à égal par leurs domestiques: par exemple, la comtesse dans le Moulin de Javel, à qui un cocher ivre ose dire:

"Vous autres et nous autres, nous ne saurions nous passer les uns des autres."

Rousseau se permit de dire que Dancourt n'était bon qu'à amuser les libertins et les femmes perdues: il reste à savoir, pourtant, si ces comédies ne sont pas pour le moins aussi saines que la Nouvelle Héloïse.

Dancourt est un réaliste, sans amertume et sans prétention, comme dit Gustave Lanson¹

"Paysans de la banlieue rusés et cupides, escrocs de tous les mondes, notaires dignes des galères, procureurs âpres, joueurs et joueuses, bourgeois enrichis et avides de s'anoblir, gentilshommes ruinés, avides de se refaire, chevaliers entretenus, comtes à vendre aux veuves ... bals, tripots, foires, lieux de rencontre et de plaisir, tous les endroits à la mode voilà ce que donne Dancourt dans ses pièces anecdotiques.

1. Hist. de la Littérature Française, Hachette, 1922. p.533.

IL PEINT DES TYPES PLOTOT QUE DES PERSONNES.

En lisant le théâtre de Dancourt, Baron, Montfleury, Quinault, Thomas Corneille¹, Boursault et les autres, on se rend compte cependant que, malgré la profusion apparente de personnages de tout rang, c'est somme toute un assemblage de types peu variés. Chacun représente, à quelques exceptions près², moins une personne vivante qu'un vice, un travers, ou un trait ridicule. Ce ne sont souvent que des abstractions, et pourtant chargées quelque peu, ou au moins généralisées. Tel marchand, tel financier, telle greffière ambitieuse, telle femme intrigante, ne sont pas des citoyens ordinaires qu'on voyait tous les jours, car ceux-ci ne se prêtent pas bien à la comédie, n'étant pas assez corrompus ni assez ridicules.

L'EXAGERATION EST EXIGEE PAR LA COMEDIE.

La comédie de mœurs, et encore plus la farce, veulent une certaine exagération; c'est pourquoi une tranchée de vie réelle, quoique bonne pour le roman de mœurs, ne vaut rien sur la scène. D'après les comédies d'alors on ne peut guère reconstruire la vie journalière, les réactions intellectuelles et sentimentales, les mouvements psychologiques de la société qui y est représentée; on n'est guère plus près de la comprendre dans ce qu'elle a d'intime et d'essentiel. Tout ce qu'on peut faire c'est de distinguer quelques tendances, quelques

1. Le Baron d'Albikrac.

2. Ou ferait exception pour La Mère Coquette, de Quinault, qui est finement observée.

caractères généraux qui, se trouvant partout dans les pièces de l'époque, doivent refléter des conditions qui existaient réellement. Même si l'histoire ne nous renseignait pas sur l'extrême centralisation de la vie nationale sous Louis XIV, [ce qui résulta en une recherche acharnée d'avancement et de titres, convoitise partagée non seulement par la noblesse mais par la haute bourgeoisie et même les classes moyennes], même si on ne savait pas tout cela, on le devinerait en voyant défiler sur la scène tous ces "hommes à bonnes fortunes", ces chevaliers à la mode qui exploitent les riches bourgeoises désireuses de faire entrée dans le beau monde; ces joueurs et ces joueuses qui passent la journée et une bonne partie de la nuit au jeu, ceux-ci par besoin d'argent, ceux-là par snobisme. On y voit aussi le veuf ou la veuve qui veut se marier mal à propos avec quelque jeune personne, tout en donnant à sa fille un vieux parti qui ne convient guère à son âge. Tous ces ressorts sont employés maintes fois¹; c'est à n'en plus finir, mais on ne s'en lassait point, apparemment. Cependant il faut croire que ces espèces de sottises étaient moins fréquentes dans la vie qui sur la scène: espérons-le du moins!

LA BOURGEOISIE REFLETE LES TRAITS NATIONAUX.

Le théâtre, donc, alors comme aujourd'hui, hors celui des grands comédiens comme Molière, montre un tableau un peu dénaturé des mœurs du temps. La vraie bourgeoisie au dix-septième siècle résumait

1. Voyez Le Baron d'Albikrae, (Corneille) Madame Artus, La Parisienne Les Fonds Perdus, Les trois Cousines, Colin-Maillard (Dancourt) La Famille Extravagante (Le Grand) etc.

en elle, plus que toute autre classe, les caractères de la nation. Elle en montrait tous les défauts et toutes les vertus. Admettons que le bourgeois de cette époque était vaniteux, prétentieux, avide d'honneurs et de titres, trop prêt à singer les gens de cour, facilement mis en émeute par le souffle révolutionnaire. Dans les affaires, cependant il était prudent, travailleur, rigoureusement juste, plein de bon sens. Chez lui il était bon mari et bon maître, charitable envers les malheureux; gardant toujours le souci de sa dignité personnelle, il n'oublait jamais celle des autres. Ce fut en lui que reposait les vraies forces de la nation.

ECHELLES SOCIALES DE LA BOURGEOISIE.

La bourgeoisie de Paris composait une société à part, dont les rangs successifs se distinguaient nettement. La classe la plus haute consistait en juges, magistrats, professeurs de la Sorbonne, personnes qui remplissaient les plus hauts postes du gouvernement, hommes d'affaires importantes, intendants des finances, présidents, conseillers au parlement. En seconde classe se trouvaient les marchands, chefs de corps municipal, chefs d'associations ouvrières, apothécaires, médecins, avocats, procureurs en parlement, notaires, greffiers, secrétaires, tuteurs, maîtres d'école etc. Au-dessous de ceux-ci on trouvait les ouvriers, petits boutiquiers, artisans, petits commis de tous genres, domestiques, revendeurs, charlatans, porteurs etc. Naturellement, cette hiérarchie n'était pas partout bien arrêtée; toutefois elle l'était plus qu'aujourd'hui; si bien qu'on pouvait en général juger du rang

social de tel homme d'après ses vêtements.

Il est vrai que le prestige de la noblesse était tel que la haute bourgeoisie s'efforçait de l'imiter en toutes choses: où voulait s'habiller, parler, manger, être servi, comme les nobles, et tenir le même train de maison, ou à peu près, que les grands. Si l'on était financier ou fermier-général, et partant riche, ou en venait à bout; si ses ressources étaient plus modestes, il fallait se contenter de moins. Quelques uns des bourgeois, entêtés d'imiter les nobles, et n'ayant pas la bourse assez bien garnie, se donnaient en pâture aux risées de leurs confrères. Bien des comédies de l'époque mettent en scène ce trait ridicule, qui réjouissait le gros bon sens national.

LES GENS DE LETTRES.

La littérature, qui est une^{des} gloires principales du XVII^e siècle, fut une maîtresse assez dure envers ses serviteurs, qui menait une vie affamée et précaire. Les droits des auteurs n'étaient pas établis, ni même reconnus: on leur volait les fruits de leur travail; ils étaient à la merci de tout éditeur malhonnête, et s'ils avaient des ennemis ou des rivaux (ce qui arrivait presque toujours,) ils avaient aussi à lutter contre une cabale¹ plus ou moins puissante, qui décriait leurs écrits ou qui faisait tomber leur pièces de théâtre.

Sorel fait une peinture vivante d'un groupe d'auteurs, qui se rencontraient presque tous les jours chez un libraire honnête,

1. Voyez Roman Bourgeois, p.122

(car il y en avait, même alors!). Cet homme était assez bon pour leur prêter des livres, qu'ils ne pouvaient acheter, et que d'ordinaire ils ne lui rendaient pas. "Je les leur prête" dit-il, "je suis contraint d'en faire ainsi à un tas d'écrivains qui se trouvent tous les jours dans ma boutique." En revanche, les écrivains donnaient quelquefois de la copie à faire imprimer ce qui ajoutait à la renommée de sa boutique. Beaucoup de monde alors se mêlait de l'art d'écrire: des maîtres d'école, les de faire de la pédagogie; jeunes gens nouvellement sortis de collège et ne sachant que faire pour gagner la vie, fort persuadés, d'ailleurs qu'il ne tenait qu'à eux de créer une poésie nouvelle; et une foule de gens qui venaient d'on ne sait où, la plupart de la province, ^e essayer leurs fortunes en s'accrochant à quelque seigneur qui voulût les prendre à son service.

Très souvent, les gens de lettres vivaient des gages de quelqu'un de noble, dont ils n'étaient vraiment que des domestiques; ou bien leurs protecteurs leur faisaient recevoir une pension du roi; mais ce cas était plutôt rare. Naturellement, tous ces littérateurs n'avaient pas de génie; il s'en fallait de beaucoup. A vrai dire la plupart ne faisaient que traduire des livres, "ce qui" dit Sorel, "est une chose très-facile". On ne saurait être de son avis là-dessus; mais il faut rappeler qu'on n'était peut-être pas très difficile à cet égard du temps de Sorel, et que ces traductions laissaient sans doute beaucoup à désirer.

Il était d'usage qu'un écrivain fît parler de son ouvrage longtemps avant qu'il fût fini, de sorte que tout le monde, en ayant

entendu parler, fût déjà impatient de le lire. Chapelain, par exemple, mit trente ans à engendrer la "Pucelle", étant entretenu pendant ce temps par le duc de Longueville, son patron.

"Qui plus est", dit Sorel, "nos auteurs sont si vains qu'ils font eux-mêmes des préfaces et des lettres de recommandation qui leur donnent des louanges si excessives qu'après ^{cela} l'on ne sçait plus ce que l'on donneroit à des divinités, et les font imprimer sous le nom de quelqu'un de leurs amis, qui, encore qu'il soit bien éloquent n'en pourroient pas parler assez suffisamment à leur gré."

Souvent un auteur écrivait lui-même une préface, signée par un autre, où il se louait en termes fort exagérés. A propos de cette ruse, Furetière fait dire à un auteur: "Je puis dire icy entre nous que je l'ay pratiqué avec assez de succès, et que sous un nom emprunté de commentateur de mon propre ouvrage je me suis donné l'encens tout mon souï."

A part ces ridicules et quelques petitesesses d'esprit, ces gens de lettres furent du reste, d'assez braves gens, pleins de bonhomie, aimant rire, buvant et mangeant largement quand ils en avaient moyen, et faisant alors bonne chère à leurs amis; jeûnant sans se plaindre quand il le fallait; libres de moeurs, point avarés, peu atteints du snobisme de l'époque; sensibles, cependant, à la flatterie, d'une naïveté extraordinaire et d'une inconstance étonnante; prompts à se courroucer, prompts à pardonner: ce furent de grands enfants qui fanfaronnaient, se battaient, se jetaient des injures, mais qui, au fond, s'amusaient bien ensemble. Tel, au moins, est le portrait que fait Sorel des gens de lettres de son temps, lui qui en fut et qui dut les connaître comme personne. Il semble, pourtant, que leurs vices l'emportèrent sur

leurs vertus, aux yeux de Sorel, qui fut surtout dégouté par leur vantardise et leur manque de talent. "Depuis ils me furent si odieux, que je tâchai d'éviter leur rencontre, avec plus de diligence qu'un pilote n'essaye de s'éloigner des syrtes."

LES GENS DE ROBE.

Une grande partie de la bourgeoisie se composait de gens de robe: juges, avocats, procureurs, notaires, greffiers, et toutes sortes de petits commis qui gagnaient une vie incertaine à dresser et à copier des procès. Ce fut un siècle d'humeur litigieuse, si l'on peut se fier aux romans et au théâtre comique de l'époque. Après les guerres civiles et religieuses du siècle précédent, les moeurs de la société s'étaient adoucies; ceux qui, autrefois, auraient réglé leurs querelles en se battant en pleine rue, faisaient appel maintenant à la justice. [Ce n'est pas à dire, pourtant, que mainte dispute n'aboutît à un appel à la force: au contraire'.] La fréquence des procès donnait à gagner à une foule de personnes, foule qui croissait d'année en année, et qui profitait de l'ignorance ou de l'inexpérience de leurs clients, en faisant de la chicane.

Naturellement, dans ces conditions la justice souffrait quelquefois par les mains de ceux mêmes qui prétendaient la protéger et l'administrer. Il était d'usage, si l'on avait quelque procès, de faire secrètement un cadeau au juge qui y présiderait, dans l'espoir légitime d'influencer son arrêt. L'adversaire faisait de même: c'était à qui saurait mieux s'insinuer dans les bonnes grâces du magistrat. Il y a

maint témoignage à cette contume dans la littérature de l'époque: voyez à ce sujet Sorel;¹ et cet extrait des "Plaideurs" de Racine, où il s'agit d'un plaideur Chicanneau qui veut obtenir la faveur d'un juge, Daudin.

Chicanneau: Monsieur voulez-vous bien -
Daudin: Vous me rompez la tête.
Chicanneau: Monsieur, j'ai commandé -
Daudin: Taisez-vous, vous dit-on.
Chicanneau: Que l'on portât chez vous -
Daudin: Qu'on le mène en prison!
Chicanneau: Certain cartant de vin -
Daudin: Hé, je m'en ai que faire.
Chicanneau: C'est de très bon muscat -
Daudin: Redites votre affaire.

Pourtant ce n'est pas seulement dans les romans satiriques et le théâtre comique qu'on trouve de belles allusions; on pourrait en douter l'authenticité en ce cas. Molière, dans le Misanthrope, une de ses pièces les plus sérieuses, en fait mention:²

Philinte: Aucun juge pas vous ne sera visité?
Alceste: Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?
Philinte: J'en demeure d'accord; mais la brigade est fâcheuse.

Mais les Alceste de ce siècle avaient beau déplorer ces mœurs dépravées: c'était une contume tellement générale que Mme de Sévigné l'avoue sans honte, et tout au plus avec une nuance légère d'ironie:³

-
1. Francion, Garnier, 1909. p.106 et seq.
 2. Le Misanthrope, Acte i, Sc,i.
 3. Lettres: tome 3, p.509.10.

"Nous avons gagné notre petit procès Ventadour, nous en avons fait les marionnettes d'un grand; car nous l'avons sollicité. Les princesses de Tingry étaient à l'entrée des juges et moi aussi, et nous avons été remercié."

Dancourt, qui sait tirer d'une situation tout ce qu'elle a d'ironie^{et} de comique, donne un tour très amusant aux reproches que fait une bourgeoise à un conseiller (honnête, celui-ci) qu'elle a prié de favoriser une de ses amies:¹

M. Migaud: Cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice -

Mme Patin: La justice! la justice! Vraiment si la justice était pour elle on aurait bien à faire de vous solliciter! Quelle obligation prétendriez vous que je vous eusse? ... En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi! monsieur, il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller."

Si l'on ne connaissait pas personnellement le juge, on pourrait s'approcher de lui par un moyen indirect, par exemple, en gagnant les bonnes grâces d'un conseiller, d'un secrétaire, ou même d'un parent de ceux-ci.

"Ma belle-soeur" dit un des personnages du Roman Bourgeois, "a tenu un enfant du fils aîné de la nourrice de celui-là, chez lequel elle est cuisinière; je puis luy faire tenir un placet par cette voye." Voilà une route un peu tortueuse!

Ces traits sont peut-être exagérés, mais même au théâtre on

1. Le Chevalier à la Mode.

ne se permet pas impunément de telles plaisanteries dans un temps où la magistrature est saine est respectable.

LA CHIGANE.

Les officiers inférieurs ne se tardaient pas non plus de tirer profit du malheureux litigant. Ils multipliaient les documents, et partant les frais du procès, en lui faisant croire que telle nouvelle dépense ou tel délai était nécessaire. Ils n'hésitaient même pas quelquefois à introduire dans une requête, pour l'allonger, des matières tout à fait étrangères au sujet. Ils ne perdaient pas leur temps, puisque ces documents étaient payés à la ligne.

"D'un autre côté" dit Sorel, "l'avocat faisait des écritures où il ne mettoit que deux mots en une ligne, pour gagner davantage, et afin de les enfler très-bien, son clerc usoit d'une certaine orthographe où il se trouvait une infinité de lettres inutiles."

VENTE DES CHARGES

En ce qui regarde l'administration de la justice, les abus provenaient, non seulement des moeurs corrompus, des magistrats, et de la chicane des petits fonctionnaires, mais aussi de ce que les charges furent achetées et exécutées souvent par des jeunes gens qui n'avaient ni l'âge ni l'expérience ni le savoir qu'exigeait leur tâche.

"Vous en êtes tous les jours témoins" dit Bourdaloue - "c'est qu'un enfant, à qui l'on n'aurait pas voulu confier la moindre importante affaire d'une maison particulière, a toutefois dans ses mains les affaires de toute une province et les intérêts publics. On en souffre, on en gémit; le bon droit est vendu, toute la justice est renversée; c'est ce qui importe peu à un père, pourvu qu'il n'en ressente point de dommage, et que ce fils soit établi."¹

1. Bourdaloue, Oeuvres, tome 5, p.48. Gauthier, 1823.

Maint fils de fermier général, d'artisan, voire de paysan, s'étant enrichi, s'éleva ainsi au-dessus de sa naissance, car une charge les annoblissait.

Les gens de robe, en général, conduisaient si bien leurs affaires, qu'ils avaient souvent de quoi contrefaire les grands seigneurs et faire leur entrée dans la vie de cour. Ainsi on voyait tel jeune avocat, tel conseiller cossu, après avoir pratiqué son métier pendant la journée, sortir à cheval, vêtu en chevalier, l'épée à côté, et suivi de laquais.¹

UN FOYER BOURGEOIS.

La vie que menaient les femmes bourgeoises, (j'entends celles qui n'étaient pas atteintes de la manie d'imiter les grandes dames), était heureuse et paisible, ne différant pas essentiellement de la vie d'une femme de la bourgeoisie ~~moderne~~ d'aujourd'hui. Elles s'occupaient des soins du ménage, surveillaient leurs servantes, (souvent elles n'en avaient qu'une), allaient elles-mêmes au marché acheter les provisions, faisaient des visites dans leur quartier et en recevaient. Si elles avaient des enfants, elles ne les confiaient point à des domestiques, mais elles veillaient en personne à leur conduite, à leur première éducation, à leur santé. Enfin elles étaient en général, comme les femmes de la bourgeoisie française, très dignes, pleines de sens pratique, d'humeur amicale; aimant un bout de causerie avec une voisine. Les repas bourgeois étaient simples, copieux, et bien cuits; car ^{les} des bonnes

1. cf. Roman Bourgeois, p.13.

ménagères se connaissaient en cuisine, alors comme aujourd'hui.

Les jeunes filles sortaient peu et toujours accompagnées par leur mère ou quelque autre parent plus âgé qu'elles. Elles aidaient leur mères dans le ménage, apprenaient comment il fallait le conduire s'occupaient des enfants. Le soir elles faisaient de la couture ou de la dentelle, sous la direction maternelle; ou elles lisaient des livres approuvés par leurs parents; elles se couchaient, comme toute la famille, de bonne heure. Quand elles eurent atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, il fallait songer à les marier. Le soin de trouver un mari convenable occupait autant la mère que le père; quelquefois ils ne tombaient pas d'accord sur cette question, et alors ce fut la guerre. On ne demandait pas l'avis de la jeune fille; on aurait été bien étonné qu'elle se crût le droit de se mêler de ce qui n'était pas son affaire! Mainte comédie de l'époque s'inspire de la lutte entre le père, la mère, et la fille (ou le fils) dont chacun a choisi le parti qui lui plaît. Il est vrai que le tort de cette manière de disposer de la main des jeunes gens sans leur consentement, commençait déjà de se faire sentir; bien des passages dans Molière, Dancourt, Quinault et d'autres expriment l'idée révolutionnaire que les jeunes personnes à marier doivent avoir quelque part en choisissant leurs partenaires pour la vie. Mais c'était encore une idée trop avancée pour être reconnue généralement, et parmi les bourgeois au moins les mariages se faisaient à la vieille mode.

Même quand un jeune homme avait été agréé comme gendre futur, il n'était pas permis aux fiancés de se voir seuls, ni de faire

des promenades sans chaperon. On observait, avant le mariage, les plus strictes convenances à cet égard, surtout dans les classes bourgeoises. Furetière nous éclaire sur les obstacles qui empêchaient un amant de voir sa maîtresse:

"La difficulté était d'avoir entrée dans la maison, car personne n'y estoit receu s'il n'y avoit bien à faire, encore n'entroit-il que dans l'étude du procureur; car si quelqu'un fust venue pour rendre visite à Javotte, le mère seroit venue sur la porte luy demander: Qu'est-ce que vous avez à dire à ma fille?"



Scanned by UBC Library

Chapitre V.

LA NOBLESSE DE CAMPAGNE.

En lisant le littérature et l'histoire du temps de Louis XIV, on se représente cette époque surtout dans les deux aspects qui ont le plus d'importance à l'égard de l'influence du dix-septième siècle sur le siècle suivant: c'est à dire, le luxe insensé de la cour d'un côté, et les misères du peuple de l'autre.

En abandonnant les campagnes, la noblesse française les avait livrées à de grands désordres. Ce mal de l'absentéisme avait été inconnu avant le XVII^e siècle. Sous Henri IV le noble vivait à la campagne, où il veillait en personne aux travaux des champs, et, de temps en temps, apaisait les querelles des paysans. L'émigration à Paris des grandes familles campagnardes, commencée du temps de Richelieu, fut accélérée sous le régime de Louis XIV. On sait trop ce que devint alors la vie de cour, et l'appauvrissement de l'agriculture qu'elle amena à sa suite. Il était inévitable que les maîtres de la terre, éloignés des choses rurales, en perdissent le souci. Leurs intendants les volaient, les paysans étaient mal logés, ou n'écoutait pas les plaintes des fermiers; tout allait à la dérive. Les nobles réclamaient leurs droits féodaux tout en oubliant leurs devoirs envers leurs inférieurs. Mais heureusement la France entière n'était pas à Versailles, ni même à Paris, et tout le monde des aristocrates ne se conduisaient pas comme Madame de Grignan, grondée par sa mère à cause de ses folles dépenses, ni comme Madame de Fiesque, qui vendit ses terres pour en acheter un miroir (Mme de Sévigné,

20 juillet, 1689). Loin de la cour, en province, l'aristocratie n'était point légère ni frivole; il s'y trouvait des femmes qui, averties du péril qui menaçait leurs familles, faisaient des efforts surhumains pour sauver leurs biens pour leurs enfants.

Le journal de Madeleine des Porcellets¹, comtesse de Rochefort, nous fournit une peinture détaillée de la vie des nobles de campagne. Il y avait des rapports très étroits entre la maison seigneuriale et les travaux agricoles de leurs dépendants: les fermiers et les paysans. Ceux-ci apportaient d'ordinaire les matières premières, la laine, le lin, et le chauvre, au château où on les convertissait en vêtements, en livrée, en tapisseries, en corde etc. selon les besoins de la famille. Un moulin à bras transformait en farine le blé entassé dans le grenier, et on en faisait du pain dans la boulangerie. Les celliers contenaient le vin qu'on vendangeait dans le domaine. Les lessives se faisaient au château. En un mot, les produits des terres suffisaient d'habitude aux besoins quotidiens de la famille et de son entourage.

Il fallait beaucoup de domestiques à ces grandes maisons, et partant une grande dépense pour les livrées.

"Le 14 juin," raconte la comtesse de Rochefort, "j'envoyai prendre le sieur Patron, passementier, afin de savoir combien de galons il faudroit pour ma livrée. Il me dit qu'il falloit 80 cannes (60 mètres) et 30 cannes des petits."

La châtelaine était tenue de veiller à tous ces soins du ménage,

1. Ribbe: Une grande dame dans son ménage d'après le journal de la Comtesse de Rochefort, 1689.

tandis que le mari s'occupait de ceux du dehors. Cependant, il arriva fort souvent que le seigneur fut appelé auprès du roi faire la guerre quelque part: pendant son absence, donc, il fallut que sa femme surveillât toute l'administration du domaine. Elle veillait au tissage de soie, de laine, et de lin, aux vendanges, à la lessive, à la cuisine même; puis elle s'en allait aux fermes donner ses ordres à ses ouvriers.

"L'oeil du maître engraisse la terre", dit un ancien proverbe.

Non seulement il l'engraissa à cette époque, mais il l'arracha aux griffes des intendants, qui sauf de rares exceptions, s'enrichirent aux dépens de leurs maîtres. Mme de Sévigné, qui ne négligeait point cependant de visiter ses terres, écrit en 1672: "On est au désespoir, on n'a pas le sou, on ne trouve rien à emprunter, les fermiers ne paient point."

Pourtant, il ne suffit pas de faire des visites: il faut vivre sur ses terres si l'on veut en tirer tous les revenus: ce dont la pauvre dame se rend compte parfaitement plus tard, en écrivant à Bussy-Rabutin:

"Je ne sais comment vous vous trouvez de vos terres. Pour moi, ma terre de Bourbilly est quasi devenue à rien, par le rabais et le peu de débit des blés et autres grains. Il n'y a que d'y vivre qui pût nous tirer de la misère. mais quand on est engagé ailleurs, il est comme impossible de transporter ses revenus."

Les châtelains, pressés de tous côtés par leurs créanciers, sont obligés pourtant de faire grâce aux fermiers qui se plaignent des mauvaises récoltes et qui demandent la diminution des rentes. Dresser les baux, percevoir des rentes, régler des comptes, veiller aux réparations nécessaires dans les métairies: voilà les devoirs d'un châtelain,

voire d'une chatelaine, du dix-septième siècle. Quelques extraits du journal de la comtesse suffiront à montrer que les propriétaires d'un château ne menaient pas une vie paresseuse :

"J'ay été voir l'écurie, et j'ay remarqué qu'il étoit tout à fait nécessaire de faire accommoder le couvert ...

"Sur le soir, étant allée à la Bégude, j'ay fait le tour de mes moissons, et je les ay trouvées fort belles ...

"J'ay commencé aujourd'hui de tenir les cardeurs, pour travailler un quintal de laine lavée ...

"Le 11 juillet, je suis allée au Mazet, dès l'aube du jour, pour achever de faire fouler mes gerbes ... le soir le blé fut mesuré devant moy, et le trouway qu'il y avoit le moitié moins que l'année dernière."

LES NOBLES CAMPAGNARDS EXERCENT DES FONCTIONS DE JUGE.

Ce que l'Angleterre a développé chez elle dans l'institution des "magistrates", la vieille France le possédait dans la tradition des familles rurales de souche ancienne. Le maître du château décidait les cas de dispute entre les fermiers ou les paysans, imposait l'amende en cas de besoin, et maintenait la paix. Le prince de Conti, dans ses gouvernements de Guyenne et de Languedoc et aussi dans ses terres, donnait audience deux fois par semaine, à tous jusqu'aux plus pauvres, et rendait justice gratuitement, le mieux qu'il pouvait. Fénelon, dans son traité "De l'éducation des filles", recommanda qu'elles soient instruites des devoirs des seigneurs dans leurs domaines. Et voici que la comtesse de Rochefort met en pratique ce conseil :

"... j'ay trouvé au logis Jean Lagier de Sainte-Hilaire, lequel m'a porté plainte contres mes officiers de Rochefort, de ce qu'ils sont taxés excessivement dans un inventaire de quelques effets appartenant aux neveux dudit Lagier. Sur ce, l'ay écrit à Redon [lieutenant de juge] de surseoir à toutes poursuites et de m'instruire de quoy il s'agit, afin de le faire régler par personnes intelligentes."

Et autre part elle fait mention qu'un nouveau rentier d'un de ses domaines s'est plaint "que l'ancien rentier ... a par malice laissé croître jusqu'à maturité la civade fère [folle avoine] afin que les terres en restassent ensemencées." Et elle d'envoyer sur-le-champ quelqu'un pour s'assurer que la plainte fût juste. On voit qu'il fallait une patience, une connaissance des choses rurales, et un désintéressement hors du commun pour bien administrer toutes ces menues affaires. Si tous les grands seigneurs du temps s'étaient conduits comme la comtesse, au lieu de mener une vie fastueuse à Versailles, peut-être auraient-ils aidé leur pays à se réformer d'une façon moins sanglante que par le moyen de la Révolution.

Il conviendrait d'achever ces remarques sur la vie des nobles de campagne par un mot sur l'éducation de leurs fils. Ils avaient, en bien des cas, une famille nombreuse, et ils se trouvaient obligés à des dépenses au delà de leurs revenus. Ils commençaient d'ordinaire par prendre chez eux un précepteur; quelquefois, pourtant, le père lui-même se faisait le premier instituteur de ses enfants. Ensuite on les envoyait à une de ces établissements de province, moitié école, moitié pension qui recevaient les enfants de bonne famille. Si on avait les moyens, on les mettait dans quelque collège de Paris, comme celui par exemple que décrit Sorel dans son Histoire Comique de France, et qui paraît avoir été assez mal administré.

Mais la plupart des garçons de quatorze ou de quinze ans, s'ennuyant au collège, s'éprenaient de la gloire militaire, et tourmentaient leurs pères de les envoyer dans une des écoles de cadets créées

par Louvois et qui faisaient tourner toutes les jeunes têtes de la France. Cette demande nécessita de nouvelles dépenses encore plus grandes, car le train de vie militaire était alors d'un faste ruineux que déplorait Louvois quoiqu'il ne pût y mettre ordre. Il fallait que les jeunes gens apprissent à se servir des armes, à monter à cheval, et même "à danser, et à dessiner", selon le mot d'un père de l'époque, qui cherchait de faire entrer son fils dans une "des compagnies de jeunes gentilshommes, depuis l'âge de quinze ans jusques à vingt-quatre." Il se lamente sur les sommes énormes qu'il lui a fallu dépenser pour y établir son fils de façon convenable:

"Mon fils m'a dépensé en habillemens sans compter les nippes de la maison que nous lui avons données. 280 livres 19 sous, plus la nourriture de son valet et de ses chevaux. Je dois presque toute cette somme, à laquelle il faut satisfaire, quoique je sois sans argent."

Si les enfants n'étaient pas attirés en bas âge vers le métier de soldat, il leur arrivait fort souvent d'être recherchés, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, par les intendants des provinces, qui furent chargés de recruter tous ceux qui étaient en âge de servir et qui n'étaient pas dans le service. Alors il fallait trouver, pour eux aussi, les habillemens, les chevaux, et tout le reste; et de plus, venir en aide quelquefois quand ces jeunes gens s'embarrassaient de dettes contractées au jeu.

Chapitre vi.

LES PAYSANS.

La littérature du grand siècle se tait, en général, sur la vie du peuple. Pour les gens de cour le peuple n'existait pas, sinon comme le dernier plan du décor du drame mondain. Quant à la bourgeoisie, plus proche de cette multitude d'êtres obscurs qui soutenaient le poids de l'édifice social, elle s'en détournait, en tendant de toutes ses forces vers l'émulation des grands ou vers la recherche de la fortune. Les classes les plus humbles de la bourgeoisie ne se distinguaient guère du peuple de la ville: petits boutiquiers, petits ouvriers, commis, domestiques etc., tous vivaient tant bien que mal des fruits de leur travail. Certes, ils ne connaissaient point le luxe, ni peut-être même le confort, comme nous l'entendons aujourd'hui; mais ils ne mouraient pas de faim. Ils avaient un gîte, si pauvre soit-il, et de quoi s'habiller.

Quand on parle du contraste frappant en ce siècle entre la vie fastueuse de la noblesse de Paris et la misère du peuple, on pense moins au peuple de Paris qu'à celui de la campagne. Ici encore la littérature contemporaine nous fournit très peu de renseignements. Molière, il est vrai, rompit avec la tradition classique en introduisant sur la scène des types bourgeois; et l'on trouve chez Furetière et chez les successeurs de Molière une étude plus détaillée des moeurs bourgeoises. Cet élargissement du champ de la littérature constituait déjà une

conquête assez considérable au crédit du siècle: il fallait encore du temps pour que les moeurs populaires fussent acceptées comme sujet légitime de la littérature proprement dite. Il y a chez Molière de jolies esquisses de paysans, prises sur le vif; pourtant l'entrée de ces gens est toujours l'indice d'une scène de farce [e.g. Don Juan, Acte ii, Sc.1] Leurs joies, leurs douleurs, leurs inquiétudes, leurs amours, enfin toutes leurs émotions sont choses qu'il ne faut pas prendre au sérieux; elles évoquent non la sympathie mais la risée.

LES MISERES DE LA CAMPAGNE.

La Bruyère seul se rend compte en quelque sorte de cette réalité cachée, qui éclate cependant aux yeux de celui qui sait voir. Mais La Bruyère était en avance sur son temps, et chez Dancourt nous sommes bien loin de "ces animaux farouches, mâles et femelles, répandus dans la campagne", dont parle le fameux moraliste. Ce passage dans les Caractères est trop bien connu pour qu'on le cite ici. Et ce n'est pas la seule fois que l'auteur en parle; il revient au sujet deux ou trois fois. Il nous présente "ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé", qui a six vingt mille livres de revenu, et puis l'antithèse choquante: "six vingts familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, et qui n'ont point d'habits pour se couvrir et qui souvent manquent de pain".¹ Et voici qu'il revient à la charge, et cette fois ses paroles sont remplies d'une pitié

1. Caractères: Chap.v.

profonde qui va jusqu'à l'éloquence: "Il y a des misères sur la terre qui saisissent le coeur. Il manque à quelques uns jusqu'aux aliments: ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre".¹

Racine, apôtre d'un art si raffiné, si hautement civilisé. si aristocratique de sentiment, - Racine même, ému par le spectacle de la sourde misère des campagnes, écrit un mémoire la-dessus, à l'invitation de Madame de Maintenon. Ce document tombe dit-on, entre les mains de Louis xiv, et déplut si fort à ce monarque qu'il punit l'auteur en lui retirant sa faveur. Il est probable que ce ne soit pas vrai; mais ce qui est certain c'est que ce mémoire est perdu. C'est dommage, car il aurait été d'un grand intérêt.

On connaît⁴ la Lettre de Fénelon au roi à ce sujet; avec quelle hardiesse et avec quelle éloquence il lui reproche sa négligence, de ses devoirs envers ces misérables!

"Cependant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers ... Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital, désolé, et sans provision".²

Vauban fit aussi un portrait peu flatteur des abus du temps, dans son Projet de dîme royal, qui lui valut sa disgrâce auprès du grand monarque. Il écrit en 1696:

1. Caractères: Chap.v.

2. Fénelon: Oeuvres, Vol.3, Didot, Paris, 1845.

"Tout ce qui s'appelle bas peuple ne vit que de pain d'orge et d'avoine mêlés dont ils n'ôtent même pas le son, ce qui fait qu'il y a tel pain qu'on peut lever par les pailles d'avoine dont il est mêlé Les trois quarts ne sont vêtus, hiver et été, que de toile à moitié pourrie et desséchée, et chaussés de sabots dans lesquels ils ont le pied nu toute l'année Ils ne possèdent pas un pouce de terre." 1.

Selon Vauban, la dixième partie de la nation fut réduite à la mendicité "et mendie effectivement". Cette phrase seule suffit à montrer l'affreuse condition du royaume. Mais il ajoute que "des neuf autres parties, il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là"; en voilà le comble. Donc, sur cent personnes quarante seulement avaient quelque chose de plus que les simples nécessités de la vie.

LA VIE PAYSANNE SUR LA SCENE ET DANS LES ROMANS BURLESQUES.

C'est un soulagement de quitter ces mornes peintures des moralistes et des historiens, et de chercher le témoignage du théâtre et des romans. Si le naturalisme avait été à la mode alors, quels sujets tragiques, effrayants et douloureux auraient pu trouver les romanciers et les dramaturges! Mais on n'avait pas encore développé le réalisme grave, intense, pour ainsi dire idéaliste, qu'il aurait fallu pour traiter de telle matière. Le réalisme du dix-septième siècle² ne se trouve que dans la comédie et dans les romans burlesques: c'est

-
1. Economistes Financiers du xviii siècle. Vol.1, Guillaumin, Paris, 1843.
 2. Nous exceptons Racine, qui a le réalisme, tout autre d'ailleurs, du psychologue.

un réalisme bouffon, cynique, généralement superficiel. Scarron et Sorel présentent les côtés naïfs, grossiers, ou niais du peuple: ce sont des sujets de rire, tout simplement, comme les tours amusants des singes. Ou encore on s'en sert pour les besoins de l'intrigue, comme dans les pièces de Dancourt et alors les paysans se ressemblent, ils ont les mêmes caractères, les mêmes tics.

Ce sont des paysans de la banlieue, qui connaissent bien leur monde, qui exploitent sans vergogne les citadins et les bourgeois qui viennent se divertir à la campagne. Ces habitants de la banlieue trouvent leur compte en servant les caprices d'une société corrompue; ils s'en moquent et ils s'en méfient, en opposant leur ruse campagnarde à la finesse parisienne. Les paysans de Molière, quoiqu'ils soient esquissés en peu de lignes, sont de vrais paysans, naïfs, simples, sentant les champs: ceux de Dancourt, cependant, à force de se frotter contre l'esprit urbain, sont déjà déniaisés. Ils ont l'intelligence éveillée, ils savent bien saisir leur avantage; ils ont la langue bien pendue et l'on n'en vient pas facilement à bout. En un mot, ils sentent la banlieue. Il est digne d'être remarqué, d'ailleurs, dans ces comédies, que les rires se mettent d'ordinaire du côté du paysan au dépens du citadin. Le parler provincial, avec ses solécismes et ses voyelles champêtres, fait ressortir d'autant plus vivement la finesse d'observation de ces gens de la campagne. Voici Colin¹ qui prévient son oncle contre des gentilshommes qui, dit-il, veulent

1. L'Opera de Village, Dancourt. Sc.1.

séduire la fille de celui-ci:

Colin: "Je sais fort bien, moi, que ce petit Monsieur Bouvillon qui fait tant le grand Seigneur, avec son factotum, Monsieur Galoche, en veulent à quelque fille; et comme ma cousine est la plus gentille du Bourg ... Tenes, mon oncle, je ne donne au diable, il ne faut point s'affier à ces gens-là.

Thibaut: "Morqué que tu es défiant, Colin. Tu as peur de ton ombre.

Colin: Mais aussi, que font-ils ici? Au lieu d'aller où ils ont affaire, ils demeurent dans notre Village à manger bien de l'argent au cabaret. La peste m'étouffe, il y a là-dessous quelque manigance."

Ces paysans, tout en profitant des caprices des gens de la ville et voyant d'un oeil narquois leurs moeurs légères, ne veulent pas cependant que leurs femmes agissent comme les Parisiennes.

Ainsi Bertrand, hôtelier, reproche à sa femme d'aimer trop la compagnie des garçons:

"Oh ne te fâche donc pas, Jeanne, je sais bien d'où ça vient, et c'est ce qui fait que je te le pardonne. Parce que tu vois ici des Madames qui courent après des Monsieux, tu t'imagines qu'il faut faire de même; raye ça de tes papiers. Altes sont de Paris, ces Madames-là, c'est à elles à faire; et quoique je soyons dans la Baulienne je prétends qu'il y ait de la différence."

Evidemment, le commerce avec les Parisiens n'a pas corrompu le bon sens de ce brave Bertrand. Mais il n'en est pas de même chez quelques autres de son espèce. Voici, par exemple, Lucas dans le Galant Jardinier, qui a ramassé un papier tombé de la poche d'un valet. Ne sachant pas lire, il croit que c'est une lettre de change et que sa fortune est faite:

"Que de gens fâchés dans le village quand ils verront Mathurine et Lucas dans un biau-carrosse. Si j'ai une fois de l'argent, érac, je me boute dans les affaires, je me fais Partisan, tu seras Partisane; j'adotérons quenque charge de Noblesse, et pis, et pis on oubliera ce que l'avons été; je ne nous en souviendrons morgué peut-être pas nous-mêmes.

Mathurine: Je deviendrons Nobles, Lucas? J'aurions carrosse?

Lucas: Pourquoi non? Je ne sommes pas les premiers paysans qui auriont fait fortune.

Cependant, la plupart des paysans de Dancourt sont bien sensés; ils sont très rarement atteints par la manie de se faire noble, laissant toutes ces folies aux bourgeois. Mais leurs filles sont naturellement plus susceptibles à cette passion, et c'est en faisant jouer ce ressort que les jeunes seigneurs réussissent souvent dans ces comédies à séduire les jolies paysannes.

Ces comédies manquent quelquefois d'invention à l'égard de l'intrigue; les situations se répètent bien souvent. Mais le dialogue ne laisse pas d'être vif, amusant, plein de reparties plus ou moins divertissantes. En effet, on trouve parfois des traits un peu trop spirituels pour être dans la bouche de ces rustres, même de la banliene. Dans Les Vendanges Margot reproche à son mari Lucas sa faiblesse pour le vin: elle est mécontente de ce qu'il paye l'écot de ses amis aussi bien que le sien: Lucas de répondre:

"C'est pour qu'ils m'aimont davantage. Ils venont me chercher pour entretenir connoissance, moi, je paie pour entretenir l'amitié; ça n'est'il pas juste?"

Encore un exemple: Lucas, dans le Galant Jardinier, a pénétré le déguisement du jeune héros, et on lui a donné de l'argent

pour qu'il se taise. Mais voici que, d'un autre côté, on lui offre davantage pour dévoiler le secret. Alors il "se fait des scrupules", et il s'explique avec une subtilité peu rustique:

"Je ne saurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous, et j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience, si je ne sarvois pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins."

Ces traits, pourtant, vrais on mon, ne laissent pas d'être fort amusants, et nous serions bien ingrats de préférer la vraisemblance au divertissement.

Beaucoup de ces comédies de Dancourt finissent par une espèce de ballet, exécuté souvent par des paysans et des paysannes, ou par des bourgeois habillés en paysan.¹ Ce ne sont, sans doute, que des divertissements de théâtre, suivant la tradition italienne ou espagnole, et dont la raison d'être était qu'ils plaisaient fort au goût de l'assistance. Cependant, le théâtre de Dancourt est assez réaliste pour qu'on puisse en conclure que la vie campagnarde, malgré la misère de l'époque, n'était pas sans avoir ses côtés joyeux.

Voici à cet égard le Temoignage de Sorel qui a de vives peintures de la vie provinciale. Deux jeunes gentilshommes dont l'un est Francion, le héros de son "Histoire Comique", se déguisent en paysans afin d'assister à une noce campagnarde. Le père de la mariée a déjà retenu un ménétrier qui se chargerait de fournir les violons

1. Voir La Fête de Village, Le Charivari, Le Retour des Officiers, Les Aurioux de Compiègne, Colin-Maillard, l'Amour Charlatan, et bien d'autres.

pour la danse. Pourtant, Francion et son compagnon se présentent et s'offrent à faire de la musique à moindre frais, ajoutant qu'ils feront la cuisine par surcroît, sans rien demander de plus. Le premier musicien veut insister sur ses droits, mais la finesse des deux galants, jointe à l'esprit économe du père, finit par en triompher:

"Nous nous mîmes à travailler à la cuisine, et Clérante qui quelquefois vouloit savoir de ses gens combien l'on accommodoit toutes les entrées de ses répas, eût fait de très-bonnes sauces s'il eût eu de l'étoffe pour en faire: nous nous contentâmes d'apprêter tout à la grosse mode, selon le conseil d'un surintendant qui venoit nous voir de fois à l'autre. Chacun étant revenu de la messe, la table fut couverte, et l'on s'assit pour dîner. ... Le repas étant fini, le marié et la mariée se mirent devant une table chargée d'un beau bassin de cuivre; à chaque pièce qu'on leur apportoit, comme en offrande, ils faisoient une belle révérence pour remerciement, en penchant la tête de coté. Ceux qui donnoient deux pièces d'argent étoient si convoiteux de gloire, qu'afin qu'on le vît ils les faisoient, tomber l'une après l'autre. La bourgeoise présenta une couple de fourchettes d'argent, une certaine femme de village en présenta de fer à tirer la chair du pot, où il y avoit une cuiller au bout; une autre, des pincettes et des tenailles ... Il [le marié] fut là avec son épouse un quart d'heure, après qu'on lui eut fait tous les dons, pour attendre s'il n'y en avoit point encore à faire. S'étant retirés, ils comptèrent ce qu'ils avoient dépensé; et, voyant qu'ils perdoient beaucoup à leur noce, ils se mirent à pleurer si démesurément que moi, qui étois auprès d'eux, je fus contraint d'essayer de les consoler."

Sur ces entrefaites, on vient leur dire que le seigneur du village permet à tout ce monde de venir danser au château; et voici que les deux époux oublient vite leurs douleurs en exécutant des branles et des gaillardes. Pendant que les jeunes gens s'amuse ainsi, les vieilles femmes causent entre elles, font des comparaisons avec d'autres fêtes de même espèce, et se plaignent peut-être qu'on ne leur fait pas d'assez bonne chère. Les jeunes villageois font leur cour à leur manière aux servantes du château; ou échange les grosses plaisanteries

de part^{et}/d'autre. Ces badinages rustiques constituent, dit Sorel, "tout un autre art d'aimer que celui que nous a décrit le gentil Ovide."

Sorel se montre un habile peintre des moeurs populaires: il est dommage que tant d'histoires bouffonnes, peu amusants d'ailleurs à notre goût, viennent gêner plus d'une page d'observation vraie et fine. Il donne trop dans le scabreux, il y prend trop de complaisance, pour être un fidèle historien des moeurs de n'importe quelle classe. Il s'occupe de préférence des bas-fonds de la société, et il en prête volontiers les traits à ses caractères, soit nobles, bourgeois, ou paysans. Chez lui, les hommes ne pensent qu'à séduire et les femmes sont toutes d'une facilité étonnante, pour ne pas dire davantage.

Ici il faut laisser le chapitre des paysans. A part quelques pages de Sorel, leur vie privée nous reste obscure: on ne peut que deviner quelques traits. Nous avons cherché les renseignements dans la comédie, et ce que nous y trouvons ce sont pour la plupart des caractères généralisés et répétés à l'infini. On dirait des clichés d'opéra-comique, mais ce serait injuste, car il y a chez Dancourt bien des choses finement observées, quoique peu profondes. Il faut toujours se rappeler que ce n'était pas alors la mode de sonder les profondeurs de ces âmes du peuple: on ne les dessinait que de dehors. Plus tard l'école romantique du dix-neuvième siècle nous apprendra à reconnaître tout ce qu'il y a de sombre, de primitif, d'âpre, et même de profondément tragique dans la vie du peuple et surtout du peuple campagnard.

BIBLIOGRAPHIE.

- Audiger La Maison Régulée (dans La Vie Privée
d'Autrefois par Franklin. Paris, 1887-1902.
- Bourdaloue, L Oeuvres. Gauthier, 1823.
- Dancourt Théâtre. Paris, 1760.
- Fénelon Lettre au Roi, 4 mai 1693. Oeuvres.
Didot, Paris, 1845.
- Furetière Roman Bourgeois. Garnier, 1883.
- La Bruyère Caractères. Paris, Hachette, 1913.
- L'Hermite, Tristan Le Page Disgracié, Bibliothèque Elzevirienne
- Répertoire du Théâtre Français, contenant diverses pièces de
Boursault, Baron, Quinault, Thomas Corneille,
Montfleury, Legrand et d'autres.
- Saint-Simon Mémoires. Paris, G.E.F. 1879-1920.
- Scarron Oeuvres. Amsterdam, 1737.
- Sorel Histoire Comique de Francion. Garnier, 1909.
- Ségivné, Mme. de Lettres. Ed. G.E.F. Hachette, 1862-68.
- Sources indirectes.
- Ashton, H Madame de Lafayette: sa vie et ses oeuvres.
Cambridge University Press, 1922.
- Barthélemy La Comédie de Dancourt. Charpentier, 1882.
- Daire, E Economistes Financiers du xviii siècle.
Guillaumin, Paris, 1843.
- Franklin Vie Privée d'Autrefois. Plon Nourrit. 1886-1902
- Lanson, G Hist. de la Littérature Française. Hachette 1922.
- Hugon, C Social life in the Seventeenth Century.
Methuen, London, 1911.
- Ribbe, Cardinal de Une grande dame dans son ménage ... 1889.
- Voltaire Le Siècle de Louis xiv. Garnier, 1877-85.
-

TABLE DES MATIÈRES.

	<u>Page</u>
Avant Propos	a
Chapitre i. La Cour.	1
Chapitre ii. Les Salons.	19
Chapitre iii. La Vie Privée	26
Chapitre iv. La Bourgeoisie	38
Chapitre v. La Noblesse de Campagne	57
Chapitre vi. Les Paysans	63
Bibliographie	i
